

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIII.

No. 51.

JEUDI, 21 DECEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés réglent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE

TEXTES : En France, par A. D. DeCelles.—A la porte du théâtre, par Giulio.—David Tétu et les raiders de Saint-Alban (suite et fin).—Eglise canadienne-française de New-York.—Les réceptions au château de Windsor.—Bazar au profit des orphelins.—De tout un peu.—Envers et contre tout, par André Gérard (suite).—Poésie : La goutte d'eau. Nos gravures : Souvenir de l'Exposition de 1882.—Les pianos Rosenkranz ; Sir Hugh Allan ; Steeple-Chase.—Choses et autres.—Notes commerciales.—Nouvelles diverses.—Variétés.

GRAVURES : Sir Hugh Allan, mort à Edimbourg, Ecosse, le 9 décembre 1882 ; Steeple-Chase ; Souvenir de l'Exposition de 1882—Pianos Rosenkranz.

EN FRANCE

Les Français sont des gens bien heureux, disait un Pape, du moyen âge, "la Providence répare la nuit les fautes qu'ils commettent le jour!" Hélas! la France n'est pas aussi favorisée aujourd'hui de la Providence qu'elle l'était au temps passé. Une partie des Français se livrent à toutes les folies imaginables, mais les réparations ne paraissent point. Peut-être les verrons-nous se produire toutes à la fois! Ce sera un beau jour que celui où la France reprendra sa place en Europe et son prestige dans le monde, longtemps accoutumé au rayonnement de sa gloire. Mais en attendant, la perspective est triste, et la République, déchirée par les factions, cotoie les bords de l'abîme. Y roulera-t-elle? Nombre de républicains honnêtes et sincères le redoutent. MM. Simon, Vacherot, et des centaines d'autres qui, pendant vingt ans, ont appelé la République de tous leurs vœux, sont depuis longtemps découragés, M. Gambetta lui-même ne paraît plus avoir cette foi qui le rendait si enthousiaste il y a quelques années. M. Clémenceau, qui représente le radicalisme avancé, est aujourd'hui décrété de modérantisme. M. Henry Maret, rédacteur du *Radical*, une des personnalités les plus marquantes de la Chambre, se sent atteint de lassitude en se voyant incapable, comme MM. Gambetta et Clémenceau, de contrôler les hommes qui devraient logiquement le suivre, mais qui veulent le diri-

ger. Et ils sont surpris de cet état de chose! Ils ont prêché la révolte contre tout pouvoir, les revendications sociales les plus fantastiques, et ils s'étonnent maintenant de voir leur autorité méconnue! Le symptôme le plus dangereux à noter dans l'état social actuel de la France, c'est que tout député radical qui arrive à une position d'influence, se trouve de suite en antagonisme avec les auteurs de sa fortune politique. Ceux-ci le mettent en suspicion et le taxent de trahison; et la guerre de ceux qui n'ont rien contre ceux qui sont censés tout avoir, éclate terrible. Le télégraphe nous apprenait l'autre jour, qu'à une réunion des amis de M. Gambetta, au lendemain des mouvements révolutionnaires de Montceau-les-Mines et de Lyon, il avait été décidé d'appeler un militaire à la présidence de la République le jour où M. Grevy quitterait le palais de l'Élysée. C'est ni plus ni moins qu'une dictature militaire qu'ils réclament pour sauver la République contre les entreprises de la Commune qui relève la tête. N'est-ce pas là un indice des craintes de M. Gambetta, qui, étrange ironie du sort, se trouve transformé, grâce au progrès que ses disciples ont fait dans le radicalisme, en républicain conservateur!

Un homme éminent du parti républicain, un ex-ministre, que nous ne voulons pas désigner autrement parce qu'il est trop en vue, disait dernièrement à un Canadien de passage à Paris: "Je suis un républicain de vieille roche, j'ai toujours cru la république possible en France, mais aujourd'hui, je commence à avoir des craintes; je redoute le "gâchis," et bien franchement, moi, républicain, je vous avoue que j'aime encore mieux l'empire avec toutes ses tyrannies que ce qui nous menace." Le gâchis, c'est la révolution telle que la veulent les "nouvelles couches" sociales auxquelles le chef du grand ministère a si longtemps fait la cour et dont le contrôle lui échappe aujourd'hui complètement.

Lorsqu'un nouveau ministère prend le pouvoir en France, la première chose qu'on se demande en France: que va-t-il faire, mais quel sera son successeur? Tellement toute idée de stabilité a disparu des esprits, tellement l'on est persuadé que rien ne saurait tenir. C'est cette question que l'on s'est posée à l'avènement du ministère Duclerc, il y a quelque mois, et si ce ministère, le plus faible des seize qui se sont succédé depuis 1871, est encore debout, il le doit aux terreurs causées par les explosions révolutionnaires de ces derniers temps. On craint de le changer parce qu'on sent qu'il faudrait faire un pas trop considérable du côté de la Commune.

Cet affaiblissement du parti républicain remet à la mode la question si souvent discutée: "Etant donné l'esprit du peuple français, ses traditions, la République est-elle possible en France?" Plutôt que d'y répondre nous-mêmes, nous citerons l'opinion d'un républicain, Alexandre Dumas, qui écrivait sur ce sujet en 1871, au lendemain de la Commune. Il croyait alors la République possible, mais il avait ses doutes et voici pourquoi:

"Cette pauvre République! Cette fausse couche perpétuelle de la France! elle finit par être intéressante. Certes, à juger des idées comme on juge des gens, par leur passé, par leur famille, par leurs actes, il est impossible d'être moins recommandable, d'être plus mal famée que la République française. Il n'est pas de mauvais lieu, de marais fétide, de ruisseau de fange et de boue où elle ne se soit roulée et prostituée au premier venu. Ses pères, ses parrains, ses amants, ses enfants sont, pour la plupart, des fous, des imbéciles, des grotesques, des escrocs et des assassins; ce qui faisait dire au dernier Larochejaquelein avec autant d'esprit que de bon sens: "Je ne dis pas que tous les républicains sont voleurs, mais je suis sûr que tous les voleurs sont républicains." Le plus honnête est Robespierre, le plus pur est Saint-Just, le plus convaincu est Marat. En 93, la République tue ses fils; en 48, elle tue ses frères; en 71, elle tue sa mère. Quelle que soit la date, elle tue, elle tue, elle tue toujours. Elle appelle cela fonder. Le génie, la gloire, la vertu, Chénier, Lavoisier, Malherbes, Mme Elizabeth, les Brés, les Clément Thomas, les Lecomte, les Darbois, les Deguerry, les Bonjean, tout y passe.

"Mais en revanche elle a des générations spontanées, des éclosions subites de phénomènes imprévus, inanaly-

sables, éphémères, gigantesques, ombres chinoises colossales qui viennent gesticuler, pousser un cri et s'effacer en une minute sur un fond rougi par le feu et le sang.

"Voyons! De quel accouplement fabuleux d'une limace et d'un paon, de quelles antithèses génésiaques, de quel suintement sébacé peut avoir été générée, par exemple, cette chose qu'on appelle M. Gustave Courbet? Sous quelle cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème flatulent a pu pousser cette courge sonore et poilue, ce ventre esthétique, cette incarnation du Moi imbécile et impuissant? Ne dirait-on pas une farce de Dieu, si Dieu, que ce non-être a voulu détruire, était capable de farce et pouvait se mêler de cela? Et ses pareils avec formes variées et bicornues sont par milliers dans cette zoologie de révolutionnaires, depuis ce mignon changé subitement en cocotte nommé Paschal Grousset jusqu'à ce paillasse à queue rouge surnommé Pipe-en-Bois. Quelle galerie! Nous ne dirons rien de leurs femelles, par respect pour les femmes à qui elles ressemblent—quand elles sont mortes.

"Eh bien, malgré tous ces arguments plats ou sinistres, nous sommes tous plus ou moins républicains au fond de l'âme, et nous ne pouvons nous empêcher de dire en face de cet idéal, la République, ce que le chantre de *Camille* disait sur l'échafaud en se touchant le front: "Et cependant il y avait quelque chose là."

M. Dumas avait ses doutes sur la possibilité de fonder la République et il les explique avec un relief d'expression peu ordinaire. Ses doutes venaient des fâcheux antécédents de la République. Malgré tout, il avait encore confiance, pourvu que M. Thiers se chargeât de la tâche. Mais que de chemin parcouru depuis! Que nous sommes loin de M. Thiers, de M. Jules Simon et de M. Dufaure, les seuls hommes qui auraient pu fonder la République en France. Ils représentaient des idées de gouvernement. Ils savaient qu'on ne fonde pas un état social tout d'une pièce, sans tenir compte des habitudes, des traditions, des croyances d'un peuple. Ils auraient voulu conserver de l'ancienne France ce qui pouvait s'incorporer aux institutions nouvelles. Ils voulaient rendre la République sympathique à toutes les classes de la population, lui rallier les timides et les incrédules et non augmenter, comme ont fait leurs successeurs, le nombre de ses ennemis. Les républicains sont grands admirateurs des Américains, mais ils ne connaissent guère leur histoire ou se soucient peu de les imiter. Les fondateurs de la république américaine n'ont-ils pas emprunté à l'Angleterre, qui leur était pourtant bien antipathique à cette époque, les bases de leurs institutions politiques, et ces emprunts ne sont-ils pas les éléments les plus solides de la constitution américaine?

Nous, Canadiens, nous pouvons avoir nos prédictions pour telle ou telle forme de gouvernement, mais nous devons désirer avant tout que la France soit grande et soit respectée dans le monde. Si la République nous eût produit cette grandeur et ce respect, notre devoir eût été de l'acclamer! Comme nous nous réclamons sans cesse de la France, nous souffrons de son amoindrissement comme nous profitons de son prestige. C'est pour cela que dans son intérêt et le nôtre, nous appelons de tous nos vœux l'ère des réparations, d'où qu'elles viennent.

A. D. DECELLES.

A LA PORTE DU THÉÂTRE

Les flots du peuple, avide de voir et d'être vu, se succèdent sans cesse; jeunes gens, jeunes filles, hommes, femmes, enfants même hélas! forment autant de vagues qui se pressent sur le parvis du temple nouveau. L'ouvrier va là jeter sans regret le fruit de deux journées de travail; le riche va là pour briser la longue chaîne des jours mélancoliques qu'il passe dans la paresse et l'ennui. Ils le savent, ils le disent. Qui sait même si cette mère n'a pas, pour repaire ses oreilles et ses yeux de sons et de spectacles qu'elle ne devrait pas connaître, qui sait, dis-je, si elle n'a pas détourné ses yeux des haillons sous lesquels son enfant cache ses membres

amaigris, si elle n'a pas fermé ses oreilles à la voix affaiblie dont il lui criait : j'ai faim ?

Quel dieu vont-ils donc adorer ? à quel être puissant sacrifient-ils ainsi et leur sueur et leur sang et leurs sentiments les plus naturels ? On s'émeut à la pensée de cette mère de Tyr ou de Carthage qui, à la vue de son enfant immolé sur l'autel, ne devait pas verser de larmes. Elle du moins n'était pas condamnée à rire ! et cette mère, elle, va se pâmer de rire sur le sang de son enfant qu'elle sacrifie elle-même goutte à goutte, sur la vertu de sa fille qu'elle expose de gaité de cœur !

Et ce triste spectacle est si commun aujourd'hui que nous n'y pensons même pas !

—Sombre moraliste, où veux-tu nous mener ? Est-ce que le théâtre n'est pas en soi un divertissement très innocent ?

Très innocent en soi, et qui l'ignore ? Aussi nous ne sommes point de ceux qui condamnent le théâtre comme une institution mauvaise de sa nature. Entendons-nous bien. Nous savons que les virtuoses furent appelés de ce nom parce qu'ils étaient considérés comme les vertueux par excellence. Aussi nous ne voulons point non plus mettre ces artistes au ban de la société, comme le faisait naguère un rédacteur du *Figaro*. Non, ni le théâtre, ni l'art dramatique, ni la musique ne sont à nos yeux des inventions diaboliques, incapables de produire aucun bien.

Mais ici, arrêtons-nous. Entre cela et applaudir les théâtres, les exalter, les élever jusqu'aux nues comme le *ne plus ultra* de la civilisation ; entre cela, et croire que les gouvernements et les corporations doivent laisser les pauvres dans la rue pour subventionner les théâtres et récompenser les artistes dramatiques ; entre cela, et regarder comme de bon ton les honneurs extravagants dont on entoure quelquefois ces hommes ou ces femmes d'une vertu plus que douteuse, permettez-moi de vous le dire franchement, lecteurs, pour moi, il y a un océan aussi profond que large.

Et la raison en est bien simple. C'est que le théâtre, depuis qu'il est théâtre, est presque toujours une école d'immoralité, à laquelle nulle mère prudente ne voudrait mener ses filles ni ses fils encore purs.

—Des preuves ! des preuves ! Votre accusation est bien grave.

Les preuves viendront. Pas toutes cependant. Il en est que ma plume se refuse à écrire et que vos yeux se refuseraient à lire. Mais j'en donnerai assez pour avoir raison malgré tout, et généralement, quand on reconnaît que j'ai raison, je m'en félicite assez pour commencer à me taire. C'est si rare !

Aujourd'hui, c'est au bon sens des auteurs que j'en appellerai. Je sais combien cela répugne à notre âge ; mais, quelque soit notre sagesse, il n'en est pas moins vrai que nos devanciers aussi ont pu être sages. Et, malgré tout mon respect pour un Chrysostôme, un Augustin, un Tertullien, ce ne sera point de leur autorité que je ferai une arme contre le théâtre, mais ce sera de celle d'auteurs païens que j'étaierai ma thèse.

L'histoire ne dit point de Platon qu'il ait été scrupuleux : et cependant il excommunia le théâtre de sa république. Le dilemme dont il le frappa est assez original pour mériter d'être cité : Ou bien le théâtre excite un rire effréné ; et alors il est opposé à la dignité humaine ; ou bien il aiguise par trop la sensibilité, et alors il pousse à mal faire.

Le grand Aristote, malgré son austérité, se montre moins sévère, et en partie, j'oserai dire, plus raisonnable, mais il exige que la jeunesse soit impitoyablement exclue des théâtres.

Le mot de Cicéron, au IV^e livre des *Tusculanes*, semblera presque dur, mais il est tel : " Si nous n'approuvions point les crimes, la comédie n'existerait point." Après cela, qui pourrait être surpris d'entendre les lois romaines couvrir de mépris tous les acteurs de théâtre, *quibus in scenam prodierit infamis est* ? Ils étaient privés de l'honneur et des droits du citoyen romain, et leurs noms étaient, avec une note de censure, rayés du rôle de leur tribu. Aussi, quand le grand orateur eût à plaider pour Roscius, l'un des plus célèbres histrions romains, il dut mettre son grand esprit à la torture pour prémunir son client contre l'opinion publique ; son titre de comédien eût pu être assez pour le faire condamner sans autre forme de procès.

—Exagération ! exagération !

Exagération, si vous voulez. Mais cependant, il faut bien l'avouer, ces documents ont bien leur poids contre le théâtre. Ils ont de la valeur surtout contre la comédie et ses graves dangers.

La comédie a pour but de faire rire des vices et des défauts des hommes. " Mais, observe Molière, c'est là une étrange entreprise de faire rire les personnes honnêtes ! " Et certes, celui-là s'entendait en fait de comédies.

La comédie renferme en elle-même son germe corrompteur. Si elle répond à sa fin, elle devra représenter sous les yeux du public les vices des contemporains. Quel sel y trouverait-on s'il en était autrement ? Et alors, croit-on qu'elle sera bien délicate sur le choix ? Loin de là, les faits les plus scandaleux, les vices les plus éhontés, tels seront d'ordinaire les sujets qu'elle peindra sous les couleurs les plus vives et par

lesquels elle s'efforcera d'emporter les applaudissements de la foule. " Quand vous peignez les hommes, enseigne Molière (1), faites-le au naturel. Les spectateurs attendent du comédien des portraits fidèles ; aussi vous ne servirez à rien, si vous ne faites pas reconnaître les hommes de votre siècle."

Et Alexandre Dumas, poursuivant, devant l'Académie de France, le même ordre d'idées, ajoutait : " Mais les hommes de mon siècle sont corrompus. Donc aujourd'hui aussi la comédie, si elle veut se conformer aux principes de l'art, doit être décollée et débraillée. D'ordinaire, il n'y aura d'artinement belles que les comédies dont un père devra tenir éloignées ses filles."

Maintenant, que les rhéteurs s'évertuent à crier, tant qu'ils voudront, que la comédie corrige le vice par le vice même. De fait, c'est le contraire qui arrive presque toujours. Et non seulement Plautus avait raison de dire : " Les poètes font peu de comédies qui rendent les bons meilleurs," mais aussi Bossuet avait raison de déclarer que les hommes sur la scène se font un jeu du vice et de la vertu.

Pour peu qu'on y réfléchisse, ces dangers ne sont pas dus à des circonstances fortuites, mais sont inhérents à la nature même du théâtre. C'est vrai surtout quand, comme il arrive quatre-vingt-dix fois sur cent, on met en scène la plus douce et en même temps la plus terrible des passions humaines.

N'est-il pas étonnant que sur ce point Bossuet et Rousseau soient absolument du même avis. Ce dernier écrivait à d'Alembert : " Que l'on peigne l'amour comme l'on voudra, ou il séduit, ou il n'est pas lui-même. S'il est mal peint, toute l'œuvre dramatique est mauvaise ; s'il est bien peint, il offusque tout le reste. Ses luttes, ses malheurs, ses souffrances font qu'il nous émeut plus que s'il n'avait à triompher d'aucune difficulté. Ses tristes conséquences, loin de nous effrayer, nous le rendent attrayant en raison de ses infortunes. Même sans le vouloir, nous nous persuadons qu'une affection aussi agréable compense pour tout, et cette suave image amollit insensiblement le cœur. Des passions l'on prend ce qui plaît, on laisse ce qui tourmente. Aucun ne pense devoir être un héros : et ainsi, en admirant l'amour honnête, l'on s'abandonne à l'amour lascif."

L'évêque de Meaux, fidèle écho des Pères des premiers siècles, n'emploie pas contre le théâtre de Molière un autre langage que le patriarche de Genève.

Mais je m'oublie. Ce discours à la porte d'un théâtre, en plein hiver, est bien trop long. Ne serait-ce que pour ne pas vous geler le nez et les oreilles, vous y entreriez. Attendez cependant, mais non à la porte, dans le salon bien chauffé de votre opulente demeure. Je viendrai vous y chercher dans quelques jours, et, si vous me le permettez, je vous servirai de guide dans l'une des loges de nos meilleurs théâtres.

GIULIO.

DAVID TÉTU

ET

LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN

ÉPISODE DE LA GUERRE AMÉRICAINE

1864-1865

(Suite)

XXXII

David et ses compagnons furent reçus à bras ouverts par la famille de M. Chisholm. Malheureusement le vieil ami de David était absent. Il était parti pour la chasse avec deux de ses garçons et l'un de ses neveux.

À la nuit tombante, Tétu laissa ses compagnons se reposer tranquillement dans la maison de son ami et partit en canot pour se rendre à sa goélette, afin de s'assurer si tout était en ordre.

Tout en ramant, il songeait, à part lui, à la fameuse écoute de la grande voile, qui avait été coupée deux fois par un génie malfaisant.

Les matelots avaient fidèlement suivi leur consigne et deux d'entre eux dormaient pendant que l'autre faisait le quart.

Une petite neige tombait doucement et couvrait tout le pont du vaisseau d'une légère couche. En se rendant à sa cabine, David remarqua les pistes d'un petit animal bien régulièrement dessinées sur le tapis de neige ; il les suivit jusqu'au couronnement de l'arrière où elles finissaient, près d'un rouleau de cordages. Après un examen attentif, il constata, à n'en plus douter, que le coupable qui avait coupé l'écoute de sa grande voile, n'était autre qu'un énorme rat, passager comme ses *raiders*, voyageur comme eux, qui, pour descendre dans son trou, avait été obligé de couper la corde qui en bouchait l'ouverture.

Le mystère était expliqué, le sort conjuré, et le loup-garou découvert. Ordre fut donné aux matelots de

(1) Molière. La critique de l'école des femmes.

garde de le guetter au passage, afin de l'empêcher d'entourer davantage la manœuvre.

Dès le lendemain, on réussit à s'emparer de l'imprudent qui osait affronter les dangers de la navigation d'hiver et on lui fit passer toute envie de recommencer ses prouesses.

Deux jours après, Tétu et son ami de Montréal montèrent sur leurs raquettes et marchèrent jusqu'à Moisie pour visiter les immenses dépôts de fer magnétique que David avait déjà constatés en 1857.

Dès leur arrivée, ils furent surpris de ne voir que des femmes dans les maisons ; tous les hommes étaient partis pour le bois. Le passage de la goélette et surtout la vue de son pavillon avaient été la cause de cette dispersion. Les braves gens de Moisie avaient entendu dire que le gouvernement enrôlait des soldats pour les envoyer aux frontières ; et, en apercevant le terrible pavillon anglais, ils crurent voir arriver les enrôleurs de Sa Majesté.

La panique s'empara de tout le monde ; les hommes prirent la fuite et allèrent se cacher dans les bois ; c'est ce qui explique la présence seule des femmes et des enfants dans l'endroit.

Le compagnon de David ayant remarqué, parmi d'autres fourrures, des peaux de renards blancs, manifesta le désir de les acheter ; il alla même jusqu'à offrir un prix considérable pour en apporter une, mais on ne les aurait pas vendues pour tout l'or du monde.

" Si dans une famille, leur avait-on dit, quelqu'un accepte de l'argent, tous les hommes de la maison se trouvent par là même enrôlés."

À son retour au Petit-Havre, Tétu ne manqua pas de raconter cette aventure aux jeunes confédérés qui s'en amusèrent beaucoup.

David eut le soin d'ajouter que ces hommes si pusillanimes, étaient les fils des anciens Canadiens qui s'étaient battus si bravement au temps jadis et que si une guerre éclatait, ils se montreraient sur le champ de bataille aussi braves que leurs ancêtres.

XXXIII

Un matin, comme le temps était sec et beau, Tétu crut qu'il se devait à lui-même de ne pas partir sans aller à la rencontre de son vieil ami, le père Chisholm, qui devait revenir sous peu de son expédition.

Emmenant avec lui le jeune garçon resté à la maison, il se rendit au lac Cormoran, près du lac à la Truite qu'il traversa et où, vers une heure de l'après-midi, il eut la bonne fortune de rencontrer le brave père Chisholm, avec ses traînes tirées par des chiens et chargées de caribous qu'il venait de tuer.

Grande fut la surprise du vieux trappeur ; il ne pouvait en croire ses yeux. Était-ce bien son ami David qu'il voyait sur ses terres de chasse, à une pareille époque de l'année ? Il se rendit cependant à l'évidence, surtout quand Tétu lui eut versé un bon verre de whiskey : ce que le brave homme ne dédaignait pas.

On se mit en marche, car David, n'ayant fait que dix-huit milles depuis le matin, n'attendait que l'occasion de les refaire dans l'après-midi.

Lorsqu'ils furent à quelques pas de la maison, une décharge de huit coups de fusil, qui fit tressaillir les échos des bois, jeta presque l'épouvante au milieu de la famille.

On eut dit une attaque des *raiders* faite aussi à l'improviste que celle de Saint-Alban.

L'un des chiens de chasse, affublé par Tétu de deux cornes de caribous, fut surtout un sujet de surprise et d'ébahissement pour les maraudeurs qui ne savaient dans quelle espèce classer cet animal dont ils ne connaissaient pas l'existence.

Pendant dix jours, les voyageurs furent les hôtes de la famille Chisholm, qui n'épargna rien pour leur rendre ce séjour agréable et dont la simple, mais franche hospitalité, rappelait quelque chose de l'accueil qu'ils avaient reçu aux Escoumins.

Dans le jour, on faisait quelques expéditions à la raquette et le soir on s'amusait. On dansait, on chantait, non plus aux accords du piano, mais aux sons de l'accordéon.

Il paraît même que les *raiders* avaient trouvé grâce aux yeux des demoiselles Chisholm, peu habituées à recevoir d'aussi élégants *cavaliers*, et qu'elles ne les virent pas s'éloigner sans regret.

XXXIV

Les glaces ayant livré passage à la goélette, nos amis dirent adieu à la famille Chisholm, et le capitaine David donna l'ordre de lever l'ancre et de mettre le cap sur Halifax.

Malgré les glaces, la brume et les vents contraires, on arriva en vue des Îles de la Magdeleine. Du côté sud de ces îles, l'œil se perdait sur d'immenses champs de glace impossibles à franchir. Force fut donc de changer la course de la goélette et d'incliner vers le nord.

Dans le cours de la journée, le matelot qui tenait la barre signala le navire *Shandon*, de Liverpool, qui sortait d'un champ de glace au moment où la goélette allait y entrer.

Après bien des difficultés, on finit par trouver un



SIR HUGH ALLAN,
MORT A ÉDIMBOURG (ÉCOSSE), LE 9 DÉCEMBRE 1882

passage libre entre l'île Bryon et le Rocher-aux-Oiseaux. A quelques encablures de cette île, la goélette se trouva encaimée. La journée était magnifique, la température douce et le ciel clair, comme une eau de roche.

Ce fut l'occasion d'un sport amusant et tout à fait nouveau pour les *raiders*. Ils se livrèrent, avec David, à la chasse aux margots.

Nos soldats, comme on l'a dit, étaient d'habiles tireurs. Mais David savait un peu manier le fusil, lui aussi. Il tira de sa chambre sa vieille carabine et entreprit une lutte d'adresse avec ses amis.

Bientôt nos *raiders* jetèrent leurs fusils de désespoir, en voyant les prodiges d'habileté de leur capitaine. Aucune difficulté de tir ne semblait à son épreuve.

David servit le soir à ses amis un festin aux margots, apprêtées à toutes les sauces ; et en particulier des tranches de ce gibier qui chatouillaient si agréablement le palais de nos sudistes qu'ils en parlèrent jusqu'à leur arrivée à terre.

Le calme dura toute la nuit, mais, à l'aube du jour, on fut assailli par un vent contraire qui retarda considérablement la marche de la goélette. Il fallut louver jusqu'à ce qu'on fut par le travers de l'île Saint-Paul.

Vers le soir, le froid reparut, accompagné d'un brouillard de neige. La goélette se trouva de nouveau enveloppée dans les glaces. Il n'y avait d'autre moyen à prendre que de mettre à la cape et de s'abandonner au caprice des vents.

Jamais la mer n'avait été aussi mauvaise ; le tangage était devenu intolérable. Les malheureux passagers, qui étaient tombés malades l'un après l'autre, plusieurs fois dans le cours de la navigation, se trouvèrent à bout de forces et si faibles qu'ils furent obligés de garder le lit.

David se vit donc forcé de partager son temps entre les soins de la manœuvre et ceux de ses pauvres malades. Il se prodigua, comme de coutume, sans laisser paraître la moindre trace de fatigue. Toujours souple et ferme, comme une lame d'acier, toujours serein, toujours souriant, il relevait le moral autant que le physique de ses patients par les ressources de son esprit, comme par celles de ses mains. Ce qu'il déploya de dévouement, de patience et de charité, surtout dans cette occasion, lui-même ne saurait le révéler. Pour un autre, on dirait : c'est le secret de sa générosité, mais pour David, il ne s'en rappelle pas lui-même.

XXXV

Le matin du 23 avril, qui était un dimanche, il put doubler la pointe nord de l'île Saint-Paul : la mer étant débarrassée des glaces.

Malgré les bancs de brume qu'on eut à traverser, on fit une marche assez rapide, et on arriva en vue des côtes du Cap Breton, où on jeta enfin l'ancre dans le port de Sydney.

Les voiles n'étaient pas encore fêlées qu'une chaloupe, portant deux officiers de douane, accosta la goélette ; la visite de la cargaison fut bientôt terminée, car le genre de contrebande que faisait notre capitaine ne se composait pas de marchandises.

Les officiers de douane n'ayant découvert rien de suspect, retournèrent à terre, contents d'eux-mêmes, sans remarquer la souris moqueur que David cachait sous sa moustache et les soupirs de soulagement que poussèrent les *raiders* quand les douaniers furent descendus dans leur chaloupe.

Dans l'état d'épuisement où se trouvaient ces pauvres gens, il ne fallait pas songer à continuer la route en goélette jusqu'à Halifax.

A peine étaient-ils arrivés à l'hôtel, avec David, qu'ils apprirent une nouvelle plus étourdissante que tout ce qu'ils auraient pu rêver. Le chef de leurs mortels ennemis, celui-là même qui avait présidé aux destinées des hommes du Nord, pendant cette guerre meurtrière, dont ils avaient été les victimes, avec tant d'autres de leurs compatriotes, le président Lincoln enfin, venait d'être tué, le Vendredi-Saint, en plein théâtre, par la balle du comédien Booth.

Ce crime parut à leurs yeux un châtement du ciel, et l'excès de joie auquel ils se livrèrent peut s'expliquer par l'excès de leurs souffrances.

Cette date leur semblait ouvrir une ère nouvelle de liberté pour leur pays.

Un télégramme chiffré fut envoyé à Montréal pour annoncer aux amis l'heureuse arrivée des sudistes.

Quelques jours après, un navire à vapeur de Terre-neuve, en destination d'Halifax, entra dans le port de Sydney, pour prendre du charbon. Ce fut une bonne fortune pour les amis de David, qui se hâtèrent d'en profiter : leur intention étant de s'embarquer immédiatement pour l'Europe.

Il est plus facile de comprendre que d'exprimer les sentiments qu'éprouvèrent nos jeunes Américains, au moment de se séparer de l'ami généreux à qui ils pensaient bien être redevables de la vie et qui, plus d'une fois, avait exposé ses jours pour eux, par un pur motif d'humanité, et qui les avait traités avec la tendresse et le dévouement d'un père.

Tout ce que David avait fait, pour les obliger, depuis le moment de leur première rencontre à Québec, jus-

qu'à l'heure présente, revenait à leur mémoire et ils se sentaient impuissants à lui témoigner leur reconnaissance. Ce n'est pas avec de l'or qu'on peut payer un tel dévouement.

Bien convaincus de n'avoir jamais plus l'occasion de le revoir et de lui donner des preuves de leur gratitude, les *raiders* avaient des larmes dans les yeux en serrant, pour la dernière fois, la main de leur libérateur.

Pour David Tétu, il ne voyait rien d'héroïque dans sa conduite : une pareille aventure, de pareils dangers affrontés, tout cela lui paraissait naturel et ordinaire. Il était confus des marques de reconnaissance qu'on lui témoignait.

Toutefois ce ne fut pas sans la plus vive émotion qu'il vit s'éloigner ces quatre jeunes gens auxquels il s'était attaché, comme à ses enfants, pour qui il s'était sacrifié, qu'il avait enfin réussi à mettre en liberté et dont il fallait se séparer pour toujours.

N'ayant plus aucune affaire dans la petite ville de Sydney, il était remonté dans son embarcation lorsque le steamer leva l'ancre pour Halifax.

Au moment où le navire glissait en silence, à une demi encablure de distance de la goélette, les quatre *raiders*, appuyés au bastingage, avaient les yeux tournés vers la petite embarcation qui les avait déposés à bon port, et regardaient leur ancien capitaine qui, assis sur le gaillard d'avant, les saluait de la main, tandis qu'eux-mêmes agitaient leurs mouchoirs, en signe d'adieu.

David suivit de l'œil le steamer, jusqu'à ce qu'il eut disparu derrière la pointe est qui protège l'entrée de la rade. Se levant alors brusquement : — Hisse la misaine ! crie-t-il à tue-tête à l'un de ses matelots, pour cacher l'émotion qui lui serrait la gorge. Nos provisions sont-elles toutes à bord ? Si le vent continue, nous n'aurons qu'à tirer une bordée pour nous rendre à Saint-Pierre-Miquelon.

XXXVI

N'ayant jamais eu l'occasion de s'y arrêter et de mettre pied à terre, dans ce port de mer, Tétu avait l'intention d'y faire escale pour se donner le loisir de visiter cette petite île, la seule terre restée française dans toute cette Amérique du Nord, où la France avait jadis possédé de si immenses territoires.

Lorsque le printemps fut plus avancé et la navigation plus facile, le capitaine David qui n'avait plus à son bord d'autre passager que l'ami de Montréal, dont les *raiders* avaient pu apprécier les services en plus d'une circonstance, remit à la voile pour Moisie, où l'attendaient les mines de fer magnétique dont l'exploitation allait faire sa fortune, avec celle de tous ses amis.

Sans réaliser ce nouveau rêve, l'évasion des quatre *raiders* fut cependant le point de départ de l'exploitation des mines de Moisie.

On se rappelle le visiteur de la mansarde qui, le premier, était venu proposer à David Tétu de se dévouer à la cause des confédérés. Il avait recommandé à son ami de lui rapporter quelques sacs de sable magnétique qui couvre à perte de vue les rivages du golfe, vers l'embouchure de la rivière Moisie. Il les soumit à l'examen de quelques hommes de science qui en firent un rapport si favorable, qu'un certain nombre de spéculateurs de Québec et de Montréal formèrent une compagnie pour en faire l'exploitation.

Après quelques années d'opérations plus ou moins lucratives, M. Molson, de Montréal, qui avait fini par accaparer presque toutes les actions de cette compagnie, continua, pendant quelque temps, l'exploitation de ces mines.

Elles ont été abandonnées depuis, et aujourd'hui les bords de la rivière Moisie, qui étaient devenus un centre considérable d'activité, sont ensevelis dans le même silence et la même solitude qui y régnaient lorsque David Tétu y descendit au printemps de 1865.

XXXVII

Que sont devenus les quatre *raiders*, après avoir pris à Halifax, le steamer qui devait les déposer sur la terre d'Europe ? Combien de temps y séjournèrent-ils ? Comment sont-ils parvenus à forcer le blocus qui fermait l'entrée des ports des Etats du Sud ? Quelles joies et quels deuils ont-ils trouvés au sein de leurs familles ? Servirent-ils de nouveau dans les rangs des armées confédérées ? A quels nouveaux engagements ces braves soldats prirent-ils part ? Sont-ils tombés en héros sur quelque champ de bataille ? ou bien ont-ils survécu aux désastres de la guerre ? Personne, du moins au Canada, ne saurait donner une réponse à toutes ces questions, ni lever un coin du voile qui, jusqu'à présent, nous a dérobé leur existence.

XXXVIII

En écrivant les dernières pages de son *Histoire de la campagne de Russie*, le général de Ségur se demandait par quelle mystérieuse fatalité l'étoile du Nord a toujours prévalu sur celle du Midi. Le même oracle est-il destiné à se vérifier également en Amérique. La guerre de la sécession semble le laisser croire. Cette fois encore l'étoile du Nord a prévalu sur celle du Midi.

Après des succès éclatants et des revers plus éclatants encore, après des prodiges de valeur et de persévérance, des actes héroïques qui ont fait l'étonnement et l'admiration du monde, les Etats du Sud ont été écrasés par le nombre. Une paix humiliante a achevé de river leurs fers.

A peine cette paix était-elle conclue, qu'une armée de spéculateurs s'est abattue comme une nuée de vautours, sur ces malheureuses contrées, déjà si éprouvées, et a complété, par le vol et le pillage, la ruine que la défaite avait commencée.

Quelles seront les conséquences de cette guerre civile qui a creusé un abîme entre le Nord et le Sud ?

Le drapeau étoilé est-il destiné à flotter, pendant des siècles, d'un océan à l'autre, et les Etats-Unis pèseront-ils longtemps encore de tout leur poids sur ce continent ?

L'Union américaine sortira-t-elle victorieuse de toutes les causes de dissolution qui la menacent, ou bien finira-t-elle par se fractionner en divers Etats indépendants ?

Les Etats de l'extrême Ouest, dont les intérêts n'ont rien de commun avec l'Orient américain, et dont le génie est marqué à une effigie tout autre que celle des Yankees, réussiront-ils, un jour, à se séparer de Washington ?

Les Etats du Sud, profitant de pareilles complications, essaieront-ils de tirer une éclatante vengeance de leurs revers et d'opérer une scission définitive ?

L'avenir seul peut répondre à ces questions. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'histoire se répète et que chaque fois qu'on a vu un peuple vivre sans autre principe d'unité et d'action que les intérêts matériels, ses jours étaient comptés.

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN.

FIN

Eglise Canadienne-Française de New-York

Nous lisons dans le *Courier des Etats-Unis* du 13 courant :

« Dimanche, 10 décembre, malgré le mauvais temps, avait lieu la bénédiction de la première pierre de la première église canadienne-française de New-York. Mgr Corrigan, archevêque de Pétra, pontifiait, et les sermons de circonstance ont été prêchés par le Rév. P. Aigueperse, provincial des Pères de la Miséricorde, et par le Rév. P. Kielly, de Brooklyn. Une foule nombreuse et émue encombra la 76e rue où avait lieu l'imposante cérémonie. On y remarquait beaucoup de Canadiens-Français, venus là pour se rappeler que la Paroisse a sauvé et fait encore aujourd'hui la force du Canada français.

« Sans la paroisse, sans le clergé, le peuple canadien-français n'existerait plus. Il fut un temps où, abandonnés par tous, ces vaillants ne comptaient plus que 60,000. Ils se groupèrent autour de leurs prêtres ; ils se recueillirent et cent ans plus tard ils étaient deux millions. Ils régnaient en maîtres dans la province de Québec, acquéraient de l'influence dans l'Ontario, dans les provinces maritimes et dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre. A New-York, ils sont de huit à dix mille, et nous n'hésitons pas à leur dire qu'avec de la concorde, de l'entente, ils sont appelés ici à un brillant avenir. Population sobre, active, intelligente, honnête, industrielle, elle est recherchée par tous ceux qui aiment les hommes consciencieux et les bons travailleurs.

« Parmi ceux qui ont signé l'authentique de la bénédiction de la première pierre de l'église canadienne-française de New-York, nous avons remarqué les noms de l'archevêque, du provincial des Pères de la Miséricorde, de l'abbé Kielly, de l'honorable M. Paquet, député de Lévis, de M. Faucher de Saint-Maurice, député de Bellechasse à l'Assemblée législative de Québec, de M. Nazaire Turcotte, négociant de Québec.

« Un lunch exquis fut servi, après la bénédiction, chez M. James Keenen.

« Nous offrons nos félicitations au courageux abbé de la Croix de Castries, qui est le premier curé de l'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens. Il a su par son tact et par sa grande connaissance des affaires surmonter les premières difficultés qui s'opposaient à sa patriotique entreprise : il ne lui reste plus maintenant qu'à la mener à bonne fin.

« Le dernier numéro du *Courier des Etats-Unis* a été déposé dans la pierre angulaire de l'église canadienne-française de New-York. »

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LES RÉCEPTIONS

AU CHATEAU DE WINDSOR.

La reine n'habite jamais le château de Windsor pendant plus de quatre mois chaque année, et ce n'est que là que Sa Majesté vit avec la pompe et le cérémonial qui appartiennent strictement à son rang. On ne s'écarte jamais à Windsor de l'étiquette de la cour anglaise ; mais à Balmoral ou à Osborne, c'est une vie comparativement tranquille, sans visiteurs, excepté quelquefois un ministre ou un membre de la famille royale, sans cérémonies, ou à peine une par mois, et une cour peu nombreuse ; car excepté pour un jour ou deux, en des occasions spéciales, la reine n'emmène ni lords ni aides de camp à ses résidences privées. A Windsor, au contraire, on exerce au château une hospitalité constante. Ministres, ambassadeurs, la "vieille noblesse," toutes sortes de personnages marquants, et les membres de la famille royale, vont et viennent presque journellement ; et il n'y a pas de semaine où n'ait lieu quelque cérémonie qui nécessite la présence de tous les dignitaires de la cour royale.

Les invitations à Windsor étaient autrefois pour deux ou trois jours, ce qui donnait au visiteur une opportunité de causer avec la reine, et lui permettait de visiter la magnifique collection de peintures et d'objets d'art que contient le château, ou de passer quelques heures dans la bibliothèque où se trouve un beau choix de livres et manuscrits rares et précieux. Depuis quelques années, cependant, les invitations ne sont que pour une nuit, ce qui empêche le visiteur de s'amuser comme il le faisait auparavant, et ce qui est positivement désavantageux pour la reine, parce que le second jour le visiteur était ordinairement conduit dans les jardins, les fermes, on lui faisait voir les viviers, les chenils, et souvent on découvrait qu'il avait chez lui un animal, un chien, un oiseau, un instrument aratoire ou une plante, qui manquait sur le domaine royal ; et, quand c'était le cas, il demandait qu'il lui fût permis de combler la lacune, et la reine recevait ainsi un grand nombre de cadeaux. Les invitations ne sont maintenant que pour dîner et passer une nuit, et elles sont ordinairement envoyées par sir John Cowell, l'intendant de la maison royale, mais elles émanent quelquefois du bureau du grand chambellan.

Les invités partent de Paddington à cinq heures ou à six heures et demie. En arrivant à la porte du château qui est réservée aux visiteurs, ils sont reçus par les pages de la reine qui, après avoir consulté un tableau, dressé à cet effet, les conduisent à leurs appartements respectifs. Les chambres sont spacieuses, bien chauffées, très confortables et pourvues chacune d'une baignoire, avec l'eau chaude et l'eau froide ; elles sont en outre décorées de jolis tableaux ou de bonnes gravures. Si l'invité est en connaissance avec quelqu'un du service, cet ami s'occupe de lui ; si c'est une dame, elle le fait prier d'aller prendre une tasse de thé avec elle. Dans tous les cas, il reçoit la visite de sir John Cowell. Vers sept heures et demie, il faut se préparer pour le dîner de la reine, car on ne peut y paraître qu'en grande toilette. L'uniforme officiel de Windsor, antique et laid, est habituellement porté par ceux qui y ont droit.

A huit heures, le visiteur doit se rendre dans le grand corridor, où la compagnie se réunit avant dîner. Cette belle galerie renferme un grand nombre de tableaux et une collection magnifique d'objets d'art de toutes sortes. Elle serait splendide éclairée à la lumière électrique, mais elle n'est qu'insuffisamment illuminée par des lampes. Cette galerie n'est jamais ouverte au public. Entr'autres portraits, il y a ceux de M. Canning, de M. Pitt, de lord Thurbow et de l'archevêque Markam, qui sont admirables ; de plus, celui de lord Beaconsfield, qui est placé près de l'entrée de la salle à dîner. Mais il faudrait plusieurs heures pour examiner quelque peu les merveilles de cette galerie. La collection de porcelaine de Chine est unique. Il y a un petit meuble de Rose du Barri, dont un connaisseur a dit que s'il était mis à l'enchère chez Christie, la première mise serait de £20,000. Il est malheureux que l'on ait placé ici quelques croûtes représentant des événements remarquables du règne de la reine, événements domestiques surtout ; on devrait les reléguer dans une pièce plus retirée. Une ou deux sont intéressantes comme portraits, surtout celui qui représente le premier conseil de la reine, composé de presque tous les hommes éminents de l'époque. M. Charles Gréville y est d'une ressemblance parfaite.

Vers huit heures et demie, la reine sort de ses appartements privés, suivie de la princesse Béatrice. Sa Majesté adresse quelques paroles aux visiteurs, puis tout le monde se rend au dîner. La salle à manger privée ouvre sur le grand corridor ; c'est un appartement des plus confortables. La reine y prend toujours son lunch, et elle y dîne lorsque le nombre des convives n'excède pas seize. Le pan faisant face à la porte est presque tout en vitres ; les murs de chaque côté sont couverts par une belle tapisserie donnée à Guillaume IV par Louis-Philippe. Il n'y a que deux tableaux — le portrait de la reine (par Angeli) et celui de la du-

chesse d'Edimbourg. Le dîner est toujours très bon, la carte bien faite et le service parfait. Sur le menu, on voit en regard de chaque mets le nom du cuisinier qui l'a exécuté, afin que l'éloge et le blâme soient décernés à qui de droit. Les vins ordinairement servis sont le champagne et le claret. Il y a, dans les caves du château, une grande quantité d'un excellent vieux vin d'Oporto, mais on en sert très peu maintenant ; il en est de même du vin de Madère, le vin favori de Guillaume IV. Du temps du prince Albert, on servait toujours du vin de Tokai, parce qu'il en prenait toujours un verre après dîner, et il avait du meilleur, parce que c'était toujours le cadeau de Noël de l'empereur d'Autriche. Cette royale salle à dîner offre un brillant spectacle, et le visiteur qui a, pour la première fois, l'honneur de dîner, ne dîne pas, il regarde trop. John Brown, revêtu du grand costume écossais, se tient debout derrière la chaise de la reine, et souvent on voit aussi dans la salle l'autre domestique privé de la reine, Löhlein, le valet confidentiel du prince Albert. Il y a aussi des valets de pied en grande livrée, des pages, des échansons, tous en uniforme, et les aides-cuisiniers qui dépecent sur les tables de côté. Ils sont ordinairement vêtus de noir avec des culottes courtes, mais pour les grands dîners, ils mettent aussi leur uniforme. Pendant que la reine dîne, les dames et gentilshommes de sa maison dînent aussi dans la grande salle, sous la présidence de sir John Cowell. Cette salle ouvre sur le premier des trois grands salons ; elle occupe le coin nord-est du château, et c'est de ses fenêtres que l'on a la plus belle vue. La reine y dîne lorsqu'elle reçoit au moins vingt et pas plus de trente convives. Si le nombre est encore plus grand, ce qui arrive très rarement, on emploie le St George Hall ; c'est alors un dîner d'Etat.

Après dîner, la reine laisse la salle avec les dames ; deux ou trois minutes après, les messieurs les suivent : c'est le seul moment où un invité puisse causer avec Sa Majesté. Elle passe à peu près une demi-heure dans la grande galerie, conversant quelques minutes avec chaque invité, puis elle salue la société et se retire. Les invités et le personnel de sa maison passent alors dans un des salons (le salon rouge ou le salon vert). Ce dernier appartement est orné d'une magnifique tenture Chippendale, qui ferait le désespoir des *dilettanti* s'ils pouvaient la voir. La soirée se termine par de la musique et par quelques parties de whist. Ces salons renferment aussi beaucoup d'objets d'art d'une grande valeur. La reine passe la soirée à converser avec la princesse Béatrice, à lire, à écrire ou à se faire faire la lecture, dans son salon privé, ou dans la pièce adjacente, qui était celui du prince Albert. Ces deux salons sont toujours éclairés. On n'emploie que de la bougie dans les appartements privés de Sa Majesté.

Il y a une excellente salle de billard, où les messieurs peuvent fumer et prendre des boissons rafraîchissantes. C'est à tort que l'on a dit que l'on était gêné pour fumer au château. Il y a des chambres à fumer pour les gentilshommes de la maison de la reine, pour les invités, et pour les employés et les domestiques de tous les grades. Il est impossible de permettre aux visiteurs de fumer dans leur propre chambre, l'odeur pourrait être désagréable à la personne occupant la chambre voisine ; et dans celle qui aurait été occupée par un Allemand, on trouverait une atmosphère capable de fumer un jambon de Westphalie.

Le service religieux est célébré tous les matins à neuf heures dans la chapelle du château par le recteur de Windsor, mais les visiteurs devant partir par le train de onze heures, ils n'y assistent guère. A moins d'être très matinal, on n'a que juste le temps de déjeuner. Deux tables sont servies toute la matinée, et l'on peut déjeuner dans sa chambre si on le préfère. Il est d'étiquette que la reine déjeune seule ou avec des personnes de sang royal seulement. Ainsi le visiteur ne parle à la reine qu'en la saluant avant le dîner, et en causant quelques minutes avec elle dans la galerie après dîner, a part une chance d'échanger quelques paroles avec elle pendant le repas. Pour un ministre, c'est différent ; il peut être honoré d'une audience privée dans le salon blanc.

La reine et le prince Albert étaient très matineux ; à huit heures ils étaient au travail ou à se promener, maintenant la reine n'est guère visible avant neuf heures. Si le temps est beau, Sa Majesté se rend à Frogmore en voiture découverte, et elle déjeune dans la maison ; s'il fait très chaud, elle mange sous une tente qui est dressée sur la pelouse, elle lit sa correspondance privée et les journaux. La reine ne prend jamais un journal avant qu'une dame d'honneur ne l'ait lu et n'ait marqué les passages qu'elle suppose devoir intéresser Sa Majesté, laquelle est supposée ne lire que ce qui est marqué. Après cela, la reine passe dans une autre chambre ou sous une autre tente, et se met aux affaires ; il n'y a jamais moins de vingt boîtes de documents, souvent il y en a plus de trente à examiner, et un messenger à cheval voyage constamment entre Frogmore et le château, entre la reine et sir Henry Ponsonby. Ce sont des dépêches, des papiers d'Etat, des lettres de ministres, et, ce qui est surtout ennuyeux, mille bagatelles qu'il faut examiner les unes après les autres,

pour répondre à toutes en connaissance de cause ; tout ceci à part des affaires privées de toutes sortes. Après au moins trois heures d'un travail assidu, Sa Majesté remonte en carrosse et retourne au château, emportant avec elle les boîtes qui sont portées en haut sur un plateau, et lord Ponsonby les met en ordre et les expédie. Ensuite, Sa Majesté prend son lunch avec la princesse Béatrice et les autres membres de la famille royale, s'il s'en trouve au château ; puis, à moins que quelques cérémonies officielles doivent avoir lieu dans la journée, ils se promènent à pied dans les jardins ombragés ou sur les belles collines environnantes et, plus tard, ils sortent en voiture. A leur retour, chacun se retire chez soi pour se reposer et se préparer pour le dîner et la réception des invités du jour. La seule partie de la journée de la reine qui ne varie pas, c'est la matinée de travail, c'est aussi régulier que la besogne de n'importe quel clerc de la cité, et Sa Majesté remplit sa tâche consciencieusement.

La reine se rend compte de tout, et le public ne se figure guère le nombre prodigieux et la variété de sujets sur lesquels il lui faut donner sa décision. Tous ceux qui ont servi la reine disent qu'on est assuré d'avoir justice dans toute affaire qu'elle examine elle-même. Elle travaille plus à Windsor qu'ailleurs, les visites et les cérémonies lui enlevant une grande partie de son temps, et c'est un ennui pour elle que toute cette pompe, accompagnement obligé des cours. Il n'y a rien que la reine déteste autant au château que les sentinelles innombrables que l'on voit partout, et dont le pas monotone ne cesse jamais sur la terrasse de l'est, sous les fenêtres des appartements privés de la souveraine.

Bazar au profit des Orphelins

Le bazar annuel au profit des "Orphelins Catholiques" No 1135, rue Ste-Catherine, s'ouvrira le lundi 15 janvier prochain, à 11h. A. M., et se continuera tous les jours jusqu'au samedi soir de la même semaine.

Les dames et messieurs qui s'intéressent à l'œuvre, et le public en général, sont priés de s'y rendre dès les premiers jours.

Toutes contributions, en argent, provisions ou effets, devront être adressées au No ci-dessus indiqué, où elles seront reçues avec reconnaissance.

Mme D. LAFRAMBOISE,
Secrétaire.

DE TOUT UN PEU

Pour être heureux en ménage :

Ne racontez pas à vos voisins les petites misères de votre intérieur.

Réconciliez-vous, embrassez-vous après vos petites querelles.

Régalez vos dépenses sur vos revenus.

Efforcez-vous d'être aussi aimables que lorsque vous faisiez la cour.

Tâchez de vous aider et de vous consoler mutuellement.

Souvenez-vous tous les deux que vous êtes mariés avec un être humain et non pas avec un ange.

Que la femme soit aussi douce pour son mari qu'elle l'était pour son amoureux.

Que les provisions de combustibles soient faites pendant l'été.

Rappelez-vous tous deux que vous êtes unis pour le malheur comme pour le bonheur.

Qu'il y ait moins de beaux costumes pour la rue et des robes très propres pour la maison.

Ne prodiguez pas les "cher" en public et soyez polis entre vous.

Que les maris et les femmes sachent s'amuser ensemble et ne pas dégénérer en véritables machines. Le plaisir et le repos sont nécessaires à la nature humaine. On a grand tort d'essayer de s'en passer.

—o—

Le lieutenant Long a certainement fait à Chalouf une charge assez pittoresque. Il était à la tête d'une compagnie formée de Highlanders et de marins, et il s'efforçait de tourner le flanc de l'armée égyptienne, quand il se vit sur le bord d'un canal. Il ôta ses habits et se jeta à la nage pour aller chercher un bateau, puis il fit traverser ses hommes. A peine les avait-il fait ranger de l'autre côté qu'il vit l'ennemi s'avancer. Le vaillant lieutenant commanda la charge et se jeta à l'avant sans prendre le temps de se vêtir. Il était habillé d'une paire de bottes et d'une ceinture de flanelle rouge.

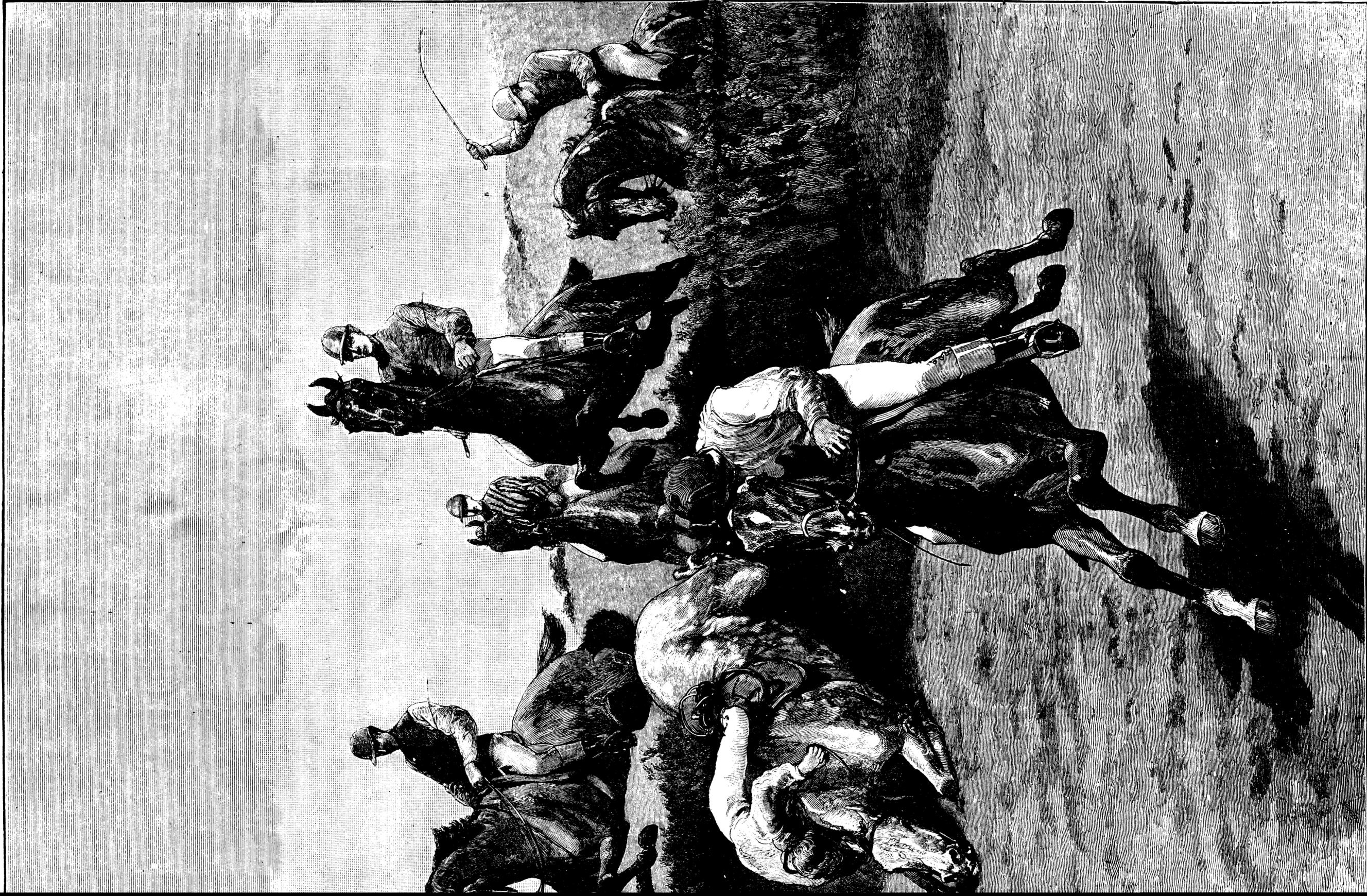
—o—

Le juge à l'accusé.—Avez-vous déjà été condamné en justice ?

—Oui, j'ai traité un individu de menteur, et j'ai dû payer l'amende.

—Est-ce tout ?

—Maintenant que vous insistez, monsieur le juge, je crois que j'ai passé une dizaine d'années au pénitencier.



ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite.)

Lorsque nous fûmes sortis, il reprit :

— Vous avez vu mes trésors... Ma femme est un ange civilisé, ma fille est un ange à l'état sauvage, et je l'y conserve précieusement. Tous les ans je leur fais passer trois mois d'hiver à Vienne; l'été, je les conduis six semaines, dans une ville d'eau quelconque, respirer l'air du monde. Pendant ce temps, je monte autour d'elles une garde farouche, à éclipser tous les amoureux de la vieille Espagne. J'ai une peur qu'on me les abîme! Dès que je les vois au milieu d'un cercle, j'y apparais et n'en bouge: si bien qu'on cherche, chaque saison, de quelle amie de la duchesse je puis bien être épris. C'est beaucoup trop simple d'aimer sa femme, aussi personne ne s'imagine que je suis là pour la mienne. J'ai, du reste, l'air parfaitement détaché à son endroit, c'est une façon de voir venir. La chère créature, qui n'a pas l'ombre de coquetterie et qui n'existe que pour moi et pour sa fille, ne se doute point des passions qu'elle a inspirées et qu'elle inspire encore. L'année dernière, en Thuringe, un jeune Werther malade lui a écrit une demi-douzaine d'épîtres à incendier la maison. A la sixième lettre, je suis allé charitablement le prévenir que c'était moi qui recevais ses déclarations, la duchesse n'ouvrant jamais un pli d'une écriture inconnue. Durant six semaines, le malheureux avait brûlé son encens devant ma barbe grise, je crus qu'il s'en pendrait. Un vieux serviteur qui a vu naître ma femme est mon agent de police, un agent zélé, je vous assure, aussi jaloux que moi du repos et de la sérénité de cette âme angélique. Il faut voir ses fureurs lorsqu'il évente une nouvelle piste! C'est, dit-il, comme s'il trouvait un billet doux sur l'autel de la sainte Vierge. Quant à Mina, qui prend les langueurs de regards des jolis messieurs pour de la myopie, nous n'avons encore à surveiller que sa passion pour les mendiants, tous des "proscrits polonais": agréable illusion qui peuple les communs de pensionnaires bizarres, et vide ma bourse; mais je ne m'en plains pas. Mlle Dumont, l'institutrice, est Française. Elle est arrivée ici à dix-neuf ans, en sortant du couvent, pour être dame de compagnie de la duchesse que je venais d'épouser, et depuis elle ne nous a pas quittés, n'ayant que des parents éloignés qu'elle connaît à peine. Sa vie se passe à étudier, à instruire ma fille et à travailler pour les pauvres et les églises. A vingt-cinq ans, elle se fiança à un jeune officier polonais qui voulait être capitaine avant de l'épouser. Un beau jour il partit et ne revint pas; on n'en a plus entendu parler. Elle le croit en Sibérie, compromis dans une conspiration contre le czar, et l'attend en priant pour lui. Moi, je sais qu'il est marié et père de famille; il a quitté le service et habite une assez belle terre aux environs de Varsovie. Si j'apprenais cela à Mlle Dumont, je la trouverais incrédule. Elle ne croit qu'à l'amour éternel: "L'amour qui finit n'a pas été l'amour, mais une distraction ou une erreur." Voilà son credo en sentiment. Aussi je me tais, et je la laisse à son rêve. C'est le troisième esprit céleste de ma maison. Quant à votre serviteur, ce n'est, hélas! qu'un diplomate, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de moins angélique et de moins romanesque, mais honnête homme et à l'entier service de ses amis. Sur ce, mon cher hôte, je vous quitte, car j'empiète sur le temps de votre toilette.

A bon entendre salut, pensais-je, pendant qu'il s'éloignait. Une femme ravissante, une fille délicieuse, une institutrice charmante, regardez, mais n'y touchez pas.

Au dîner, grande chère et somptueux service, tout en vaiselle plate jusqu'au dessert, où apparut un vieux Sèvres admirable. Au lieu de ce linge damassé si désagréable, une nappe et des serviettes en toile de Hollande, encadrées de guipure qu'on change à chaque service. Je te mentionne un surtout de milieu en argent massif: une gerbe de rose d'où sort un enroulement d'amours. C'est signé: Benvenuto Cellini. Les surtout des bouts, — la table forme un ovale très allongé, — sont des corbeilles en porcelaine de Saxe, pleines de violettes et de lilas blanc. La verrerie de Bohême est tout ce qu'on peut voir de beau en ce genre. Du plafond descend un lustre qui est un immense bouquet de fleurs de cristal, dont les pistils sont des flammes. Pour compléter, aux deux extrémités de la pièce, deux vestales, en marbre de Carrare, tiennent dans leurs mains élevées des torches de vieux argent. C'est un joli éclairage. Sous ces reflets, les personnages des tentures de Cordoue prennent une vie étrange. A ce dîner, la duchesse et Mlle Mina étaient en blanc: la mère en satin, avec des torsades de perles dans les cheveux, aux bras et au cou; la fille, en taffetas, corsage suisse, lacé d'or, sur une guimpe de batiste montante. Pas de bijoux; ses belles nattes blondes relevées en couronne. Jamais, certes, diadème fleuroné ne lui sîcia aussi bien. Une heureuse innovation, à signaler à tout le hige-life, est celle de la toilette du duc. Moi, dans mon *nec plus ultra*, j'étais absolument en uniforme avec les domestiques, ainsi que nous le sommes tous le soir. J'eus une agréable surprise en voyant paraître le duc en habit noir de grosse soie mate et souple, à la française, avec jabot et manchettes de point. La culotte courte, d'étoffe semblable à l'habit, et terminée par un flot de rubans tombant sur le bas de soie également noir. L'ensemble était d'un *chic* achevé. Pour moi, je ne me suis jamais trouvé si laid.

A l'entrée de son père, Mlle Mina suivit mon regard, et lorsqu'elle en eut saisi l'expression, elle s'écria avec sa pétulance d'enfant :

— N'est-ce pas que mon cher papa est beau! monsieur? Vous êtes beau et je vous aime à la folie, papa!

Et prenant une touffe de violettes, elle y mit un baiser et la lança gentiment au duc, qui la plaça à sa boutonnière en disant :

— Merci, mon petit sauvegarde.

Il se retourna vers moi et sourit, tandis qu'une lueur humide éteignait un instant l'éclat de son œil bleu.

— Vous me représentez le bon Dieu dans le ciel, monsieur le duc, dis-je.

— Ah! c'est charmant! fit Mlle Mina, et très cela.

Puis elle ajouta :

— Pour pendant, monsieur sera le diable, puisqu'il occupe cet appartement dont les tapisseries reproduisent des scènes du sabbat et que j'appelle l'enfer.

O Eve ingénue qu'il m'est interdit de tenter, quel diable pitieux je ferai!

En quittant la table, nous allâmes prendre le café dans le petit salon d'été de la duchesse. Une pure merveille. Il est tendu de brocart d'argent; le meuble, seizième siècle, est en ébène sculpté, incrusté en nacre, avec des têtes de clous en grenat. Aux fenêtres, des stores de vieilles dentelles de Venise tombent sur des transparents de soie rouge.

Je finissais ma tasse de café, constatant avec regret la disparition de Mlle Mina, quand tout à coup, en face de moi, la tenture se partagea en deux, glissant doucement sur des rainures, et, à travers un treillage aussi fin qu'un réseau de tulle, j'aperçus une serre féérique, une serre immense, où des centaines d'oiseaux volaient en chantant, réveillés par la lumière, au milieu des plus rares produits de la flore des deux mondes. Au centre, un jet d'eau retombait en pluie irisée dans un bassin de porphyre sur lequel se penchait coquettement une naïade de marbre dont un bras enlaçait, comme pour se retenir, le tronc svelte d'un palmier.

Soudain, du fond de cet enchantement, le long des bosquets dont les fleurs semblaient l'encenser au passage, je vis s'avancer Mlle Mina, tenant un oiseau qu'elle embrassait avec passion.

— Ce n'est qu'un pauvre petit rouge-gorge, me dit le duc, mais c'est son favori; et ses brillants compagnons ont beau étaler leur chatoyant plumage, ils ne reçoivent pâture et baisers qu'après lui. Mina l'a trouvé un matin dans la neige, à demi mort, l'a sauvé et apprivoisé. Dès qu'elle entre dans la serre, il vole vers elle, et c'est une fête!

A ce moment, la jeune fille, arrivée à peu de distance de nous, s'assit devant un piano caché par des buissons de roses, et commença à jouer une rêverie qui parut charmer profondément le rouge-gorge immobile sur son épaule. Lorsqu'elle eut achevé, elle vint jusqu'au treillage et me dit :

— Eh bien, monsieur, je vous joue les plaintes d'une captive, et vous restez tranquille sur votre fauteuil. Allons! prenez votre épée et venez me délivrer... Je suis une princesse infortunée qu'un méchant enchanteur retient prisonnière depuis sa naissance.

— Princesse, répondis-je, vous oubliez que je suis le diable, et que si je vous délivrais je ne pourrais que vous emporter en enfer.

— La France est un joli enfer, fit-elle, l'air songeur. Papa chéri, l'année prochaine vous nous conduirez à Paris, n'est-ce pas? et nous irons rendre visite à monsieur. Il faudra qu'il se dépêche de se marier, à son retour, afin de pouvoir recevoir des dames.

En disant cela, sa petite main s'appuyait sur un ressort, les deux côtés de la cloison se rejoignirent, et la serre disparut comme un rêve qui s'efface.

Je restai un instant sous l'impression d'une singulière tristesse; est-ce parce que cette vision mettait encore plus loin de moi cette perle de beauté enchâssée dans un luxe royal? Mais je n'ai apporté ici aucune espérance. On a de ces mélancolies bêtes.

Pour compléter le récit de cette première journée, mon cher Jacques, je te dirai que je l'ai terminée par un pur impérial, savouré dans un fumeur de porcelaine, meublé de bambou. Dans l'antichambre qui le précède, un domestique m'enleva mon habit, et me passa à la place une sorte de robe de chambre en soie ramagée du Japon.

— De cette façon, me dit le duc, nous sentirons moins notre vice en allant saluer ces dames avant leur coucher. Je dois ajouter que cette précaution, prise pour ma femme, désole Mina, qui fourre son petit nez jusqu'au fond de ma barbe, en me disant bonsoir, pour fumer aussi son cigare. C'est une libre penseuse... en tabac.

Tout en causant, nous sommes revenus sur cette affreuse guerre. Mon aimable hôte m'a parlé de notre armée en des termes qui m'ont vivement touché, disant qu'une nation comme la nôtre n'est jamais vaincue, parce que la vaillance de ses soldats est toujours plus grande que ses malheurs.

— Statistiques en main, conclut-il, c'est vous qui avez battu la Prusse. Vous étiez un contre dix, et elle a perdu plus d'hommes que vous. Ensuite il est une autre défaite que vous lui avez infligée. Votre richesse matérielle a battu sa misère. Les soldats allemands, en rentrant chez eux manger leur pain noir, y ont rapporté le souvenir amer et jaloux du bien-être de vos ouvriers et de vos laborieux. Vos milliards sont tombés dans leur pauvreté comme une goutte d'eau dans la mer. Chez vous, la prospérité nationale a été à peine effleurée par cette énorme saignée faite à vos coffres, et on raconte avec envie, de l'autre côté du Rhin, que vos ouvriers, dont les patrons ont doublé le salaire, continuent à s'acheter des meubles en acajou et des pendules. Vous voyez bien, jeune homme, que c'est vous qui avez vaincu la Prusse. Qu'importe qu'un prince ait rendu son épée, le pays a gardé la sienne; et, croyez-moi, il est encore réservé à cette épée de peser lourd dans la balance de l'Europe.

Ces bonnes paroles m'ont tout réconforté. Nous sommes tellement habitués en France à nous dire du mal de nous, à nous noircir, que peu à peu nous y perdons, sinon l'amour, au moins le respect du pays et la confiance dans ses destinées.

C'est en ouvrant les yeux à la vertueuse aurore de huit heures, que je t'ai continué ce matin cette longue lettre commencée hier au soir. Tu ne te plaindras pas que je ne tiens pas mes promesses. Te voilà presque aussi à Rosenthal que moi. Mon "enfer", en vieux Beauvais, est d'un confort achevé, et j'ai délicieusement rôti dans un grand lit à colonnes torses, au milieu d'une toile de Flandre parfumée. J'espérais voir en songe Mlle Mina, et j'ai honteusement rêvé d'une bouteille de Johannisberg... mais du Johannisberg! là...

Je t'embrasse affectueusement.

ANDRÉ.

III

Ce même matin, Mlle Mina écrivait sur ses notes et sous cette ligne: "Un de mes bouvreuils est mort de la pépie," cette mention: "Le Français de papa, arrivé hier, me plaît. Maman le trouve "un charmant jeune homme." C'est sa formule pour tous les jeunes gens qui escaladent Rosenthal; au fond, cela lui est égal. Mon opinion, à moi, est que ce Français ne ressemble nullement à cet éternel "charmant jeune homme" toujours ancien et toujours nouveau, qui défie ici de temps en temps, ne variant guère que par la couleur des cravates. Non, ce qui plaît dans M. André Bernard est quelque chose de très à lui, que je ne puis définir. Cela se sent, voilà."

Pour nous, ce quelque chose est sans mystère. André Bernard, nature d'artiste, pleine d'originalité, de verve et d'indépendance, devait nécessairement trancher en vigoureux relief sur le monde de Mlle de Rosenthal, cette aristocratie correcte, où il n'est guère que les demi-teintes qui soient de bon ton, et où la crainte de manquer de mesure l'emporte sur celle de manquer d'esprit. Mlle Mina, qui en avait un fort moqueur, et qui était née on ne savait par quel miracle, ayant fleuri sur les deux plus fiers blasons de l'Allemagne, avec l'horreur de l'étiquette et du convenu, avait irrévérencieusement baptisé la société d'élite où elle vivait du nom de "Ma tante crépuscule." Lorsqu'elle trouvait dans les bois un vieux nid, et qu'elle s'écriait: "Oh! le bijou!" elle faisait aussitôt la révérence à une chanoinesse invisible et ajoutait: "Pardou, c'est excessif." Ou bien encore, si elle joignait un baiser à l'argent dont elle payait les fleurs sauvages que lui apportait sur le chemin une gentille mendicante, elle promettait, avec un effroi comique, à la terrible tante, de demander un rince-bouche en rentrant. Sans compter cette chanoinesse fantôme, Mlle Mina en possédait trois de chair et d'os dans sa famille. Trois grandes dames solennelles qui, à chacune de leurs visites à Rosenthal, s'efforçaient "d'élever" leur nièce, et qui n'y gagnaient, prétendant la malicieuse enfant, que des coups de sang à leur blason.

En vain le duc et la duchesse, appelés à la rescousse, essayaient-ils de prendre un air sévère, ce masque ne pouvait tenir longtemps devant les mines dolentes de la patiente, s'exerçant à marcher "majestueuse" entre deux de ses tantes.

Ces promenades à travers les salons se terminaient généralement par quelque saut désordonné de Mlle Mina, à l'issue duquel le duc s'esquivait pour ne pas éclater de rire. Quant à Mme de Rosenthal, elle convenait avec contrition que sa fille manquait de tenue, et assurait qu'elle en était désolée. Mais l'accent de cette désolation sonnait si faux, que ses nobles parentes en haussaient mentalement les épaules.

L'une d'elles voulut découvrir le mystère qui faisait de l'héritière d'une maison greffée sur les Hohenstaufen et les Hapsbourg une créature aussi incorrecte et aussi insensible au prestige des quartiers. A force de recherches, elle arriva un jour à Rosenthal chargée de paperasses, et criant: *Eureka*, en vrai grec qu'elle savait. Or ces papiers établissaient que la nourrice de Mina, une Polonoise née d'une mère française, était, par cette filière, l'arrière-petite-cousine de Danton. La chanoinesse fit venir la brave femme employée à la lingerie du château, et lui reprocha amèrement d'avoir nourri sa nièce d'un lait empoisonné. La malheureuse s'en alla ahurie, n'ayant rien compris à cette semonce dont elle faillit faire une maladie. Pour son nourrisson, on devait s'attendre à ce qu'il votât la mort de l'empereur, au cas échéant, si les femmes votaient en ce temps-là.

Malgré cette goutte d'affreux sang égaré dans ses veines bleues, Mlle de Rosenthal avait tranquillement grandi entre de fortes études et d'innocents plaisirs. Peu à peu la fougue de son adolescence s'était enveloppée de la grâce chaste de la jeune fille, et un petit air de dignité doucement fier, qu'elle arborait dans les grandes circonstances, l'aidait à faire des révérences passables, pour la tante, chez les archiduchesses, lorsqu'elle allait à Vienne.

Les excellentes leçons de Mlle Dumont, avidement recueillies par sa vive intelligence, avaient fait de cette enfant de dix-huit ans presque une savante, quand André Bernard devint l'hôte de Rosenthal. Elle parlait couramment le français, l'anglais et l'italien, et savait le latin aussi bien que l'allemand. Avec cela, musicienne "comme un séraphin," disait Mlle Dumont, et enlevant au bout de son crayon n'importe quel point de vue qu'elle peignait ensuite avec un joli petit talent féminin, vapoureux et léché.

Le bouquet de cette éducation parfaite, n'en déplaise aux trois chanoines, était la grandeur profonde de cet esprit et de cette beauté qui semblaient s'ignorer également. Mina, que Mlle Dumont ne quittait jamais, n'avait point eu de ces charmantes amies intimes avec lesquelles on mesure la longueur de ses yeux, la grosseur de sa taille, et qui vous font des confidences sur l'expression des regards de leurs danseurs. Aucun de ces babillages, si dangereux sous leur forme naïve et dans leur inexpérience, n'avait déveillé cette innocence. A tout ce côté suave de la vierge se mêlaient des intrépidités, des craneries, des bravoures d'étudiant. Mlle Mina montait à cheval, chassait à tir et à course, et supportait la fatigue comme l'homme le plus robuste.

Un vieux garde qui l'adorait raconta même un jour que, sous bois, la jeune demoiselle grimpaux arbres pour regarder dans les nids. Au château, on feignit de ne rien croire de cette histoire, craignant, si elle s'ébruitait, que les trois chanoines n'en eussent un pamoison.

Dispos, l'esprit léger, le cœur joyeux, André Bernard parcourait, de ce pas élastique des gens de belle humeur, les allées du parc de Rosenthal, en attendant le dernier coup de cloche du déjeuner. Alors âgé de vingt-huit ans, ce jeune homme, supérieurement doué, donnait déjà sa mesure. Aimant les arts avec passion, il avait en le rare bonheur de réussir dans tous, et d'imprimer à chacune de ses œuvres sa marque, un je ne sais quoi qui était la grâce dans la force, le puissant dans l'exquis, rendu avec une touche absolument personnelle. Ces contrastes fondus se retrouvaient en lui sous une légère couche de scepticisme; scepticisme à fleur d'âme, destiné à préserver le dessous fort tendre et prompt aux enthousiasmes des dangereux incendies. C'était un délicat, qui professait sur l'amour et sur la femme qu'on aime des théories idéales, qu'il caressait en silence dans ses rêveries de poète. Comme Pygmalion, il avait sa statue, à laquelle il ajoutait chaque jour quelque charme, quelque séduction. Seulement, sa Galatée, à lui, n'était point insensible, et tel soir de printemps il revenait d'une flânerie dans les bois, en disant à un ami d'une voix vibrante, un reste d'extase dans le regard: "Si tu savais comme nous sommes aimés, aujourd'hui, elle et moi sous les lilas!" On conçoit que les femmes rencontrées par André dans le vrai monde et dans l'autre se trouvaient fort dépoétisées par le voisinage de cette rayonnante chimère, qui réunissait à elle seule toutes leurs beautés et toutes leurs grâces. Cette amante éthérée avait préservé jusque-là le jeune artiste, très absorbé d'ailleurs par ses travaux, de ce qu'on nomme une *passion*. Il vivait ainsi au milieu de gais caprices, qu'il appelait "les profils perdus" de sa déesse, et de nobles labeurs: fidèle à l'adorée, mais n'espérant pas la rencontrer en ce monde. C'est ce qui faisait qu'il ne songeait point au mariage ne voulant que le front de sa Galatée pour la fleur d'oranger.

(La suite au prochain numéro.)

Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

LA GOUTTE D'EAU

Sur sa tige penchée.
Une fleur desséchée.
D'abandon se mourait.
Sa senteur était douce,
Mais, sous son nid de mousse,
Nul ne la respirait.

Survint une fauvette.
Qui, voyant la pauvrete
Déjà morte à moitié.
Pour cette abandonnée.
Avant le temps fanée,
Fut prise de pitié.

Aimable messagère.
Elle vola légère
Vers le prochain ruisseau.
Et de son bec humide
Dans le calice avide
Fit tomber un peu d'eau.

La fleur décolorée
But, et désaltérée
Leva sa tête en pleurs :
Et la pure rosée
En son sein déposée
Lui rendit ses couleurs.

A l'âme solitaire
Qui languit sur la terre
Sans amis, sans espoir.
Et jusqu'au fond blessée.
Du monde délaissée,
S'affaîse avant le soir.

Pour fermer sa blessure,
Pour que la nuit obscure
Cède la place au jour,
Que faut-il ? Un sourire,
Un mot où Dieu respire,
Une goutte d'amour !

A. DE SÉCUR.

NOS GRAVURES

Souvenir de l'Exposition de 1882—Les pianos Rosenkranz

Aucun peuple sur la terre n'égale les Français et les Allemands dans les arts décoratifs. Cette vérité a été amplement démontrée, lors de la dernière exposition provinciale, par M. Charles Martin, l'agent des célèbres pianos Rosenkranz.

En très peu de temps, grâce à une persévérante énergie, il a su faire du pavillon où étaient exposés ses pianos, et dont nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs une illustration, une sorte de temple emblématique de l'art divin de la musique. La coupole du pavillon était ornée des bustes et des portraits de tous les grands compositeurs et la toiture principale supportait des groupes de sculpture représentant leurs œuvres les plus célèbres. Les échantillons de pianos exposés comprenaient depuis le charmant petit piano de \$275 jusqu'au grand piano de concert de \$1,200.

Quant aux caisses des grands pianos à queue de concert, elles sont sculptées avec beaucoup de goût.

Nous avons remarqué que dans les pianos semi-grands, les sculptures et les incrustations sont embellies par de minces filets d'or mât qui ajoutent à la beauté de l'ensemble. Pour ce qui regarde le travail intérieur de ces instruments, nous remarquons qu'ils sont tous munis de cadres en fer, avec barres de tension, ce qui est indispensable pour assurer la durée de l'instrument dans des climats comme ceux de l'Australie, du Mexique ou du Canada. Jusqu'à ces derniers temps les pianos européens ne pouvaient supporter la température élevée et sèche de nos maisons en hiver, parce que les cadres étaient simplement de bois.

Depuis plus de 20 ans, M. Rosenkranz a entièrement surmonté cette difficulté : ses pianos ont subi l'épreuve de tous les climats et sont complètement garantis sous ce rapport. Le jeu des pianos Rosenkranz, est à peu de chose près, le même que celui du piano Collard & Collard, si justement célèbre pour sa répétition rapide et l'élasticité de sa touche. Aucune force digitale n'est perdue ; les marteaux sont disposés de manière à frapper en plein sur les cordes, et les échappements sont si délicatement exécutés que tout enlacement est impossible.

On voit donc que les pianos Rosenkranz sont vraiment des instruments supérieurs tant sous le rapport de la beauté, de l'élégance que sous celui de la durée et de la perfection du son et de l'action.

Il n'est pas du tout étonnant de voir que les jurés, bien que ces pianos n'aient pas été exposés pour concourir, leur aient décerné un diplôme de première classe.

Sir Hugh Allan

Sir Hugh Allan est né à Salkoats, comté Ayrshire, Ecosse, le 29 septembre 1810, et est par conséquent âgé de 72 ans et quelques mois.

Il vint en Canada, pour la première fois, en 1826.

Il entra commis, à l'âge de 16 ans, dans la maison de Wm Kerr & Co., Montréal, où il demeura pendant 3 ans. En 1829, il retourna à Greenack, chez son père, et revint au Canada l'année suivante. Il embrassa définitivement chez M. Miler, Montréal, la carrière qui devait le conduire à la haute position qu'il occupait au moment de sa mort.

Associé, puis chef de la maison d'exportation et d'armateurs d'Edmunston & Allan, il ne tarda pas à donner les preuves de ses étonnantes facultés et jeta dès ce moment les bases de l'immense fortune et la grande influence qu'il devait acquérir.

Il prit du service dans l'armée pendant les troubles de 1837.

Ce fut en 1851 qu'il construisit son premier steamer à hélice, le *Canadian*.

En 1856 il fonda la puissante compagnie de steamers qui est aujourd'hui une des plus belles du monde entier.

Il y a une dizaine d'années il fut fait chevalier par la reine Victoria.

Voici une liste des institutions financières et industrielles dont il était président ou directeur : banque des Marchands du Canada, président ; compagnie canadienne de Caoutchouc, président ; compagnie manufacturière de Cornwall, président ; compagnie de coton de Stormont, directeur ; compagnie manufacturière de Williams, président ; Montreal Rolling Mills Co., vice-président ; compagnie de Papier canadienne, directeur ; compagnie de tabac Adam, président ; Ont. car Co., directeur ; Provincial Loan Co., président ; l'Assurance "Citizens," président ; Montreal Elevating Co., directeur ; compagnie de l'Académie de musique, président ; Montreal & Western Land Co., président ; North West Cattle Co., président ; compagnie de Télégraphe de Montréal, président ; Halifax & Cape Breton Coal Co., président ; compagnie de transport de Chicago et St-Laurent, président ; Vale Coal & Iron Manufacturing Co., président ; Acadia Coal Co., directeur ; Thunder Bay Silver Mining Co., président.

Sir Hugh Allan appartenait à la religion presbytérienne.

Le 13 septembre 1844 il épousa Mlle Mathilda Smith, seconde fille de M. John Smith, marchand, de Montréal. Il eut treize enfants de ce mariage, neuf filles et quatre fils. Deux de ses fils étaient associés dans son commerce et continueront les affaires de la maison.

Sir Hugh Allan a succombé à une affection stomacale compliquée de goutte.

Les restes de Sir Hugh Allan seront ramenés la semaine prochaine au Canada et enterrés à Montréal.

Steeple-Chase

On ne sait pas au juste à quelle date remonte le steeple-chase, que l'on pourrait appeler l'élégant casse-cou du sport. Rien n'empêche de croire, avec M. E. Chapus, qu'un chirurgien sans ouvrage en ait donné la première idée aux sportsmen, afin que cela lui rapportât bon nombre de côtes brisées à remettre et de luxations à guérir. Il aurait en cela imité le Sangrado de Le Sage, qui donnait des coups de stylet à ses voisins pour se tailler de la besogne.

Longtemps le steeple-chase n'eut rien d'officiel et fut tout simplement une véritable course au clocher entre amis réunis pour de grandes chasses et curieux de varier la monotonie des plaisirs. Il se développa spécialement en Irlande et dans quelques comtés de l'Angleterre. Des cavaliers bien montés, désireux d'éprouver leur adresse d'équitation, leur sang-froid en même temps que les jarrets de leur cheval, arrivaient sur un plateau élevé, d'où l'on découvre un vaste horizon. Dans quelque coin égaré de cet horizon, l'œil cherche la flèche d'une église, un clocher, et l'on s'écrie : "A qui y sera le premier !" Le défi est accepté et un enjeu fixé pour le gagnant. Au signal donné, les sportsmen s'élancent à travers champs et à travers bois, sur un terrain coupé de haies, de palissades, de buissons et de halliers ; des murs se rencontrent, il faut passer ; de petites rivières aux rives escarpées et glissantes, des fossés, des ravins se présentent ; il faut franchir à fond de train tous ces obstacles. C'est une course effrayante ; l'hippodrome à l'horizon pour seule limite, et la réalité du péril augmente l'émotion.

Le steeple-chase perdit bientôt ce caractère discipliné et aventureux. Même en Angleterre, où l'étendue des propriétés a permis de le cultiver plus assidûment, la vraie course au clocher n'a plus lieu que très rarement. Le steeple-chase, en devenant l'une des applications régulières des forces et des qualités régulières du cheval de sang, a été soumis à des règles fixes. On lui a laissé les difficultés et les périls, mais en leur ôtant l'imprévu qui les exagérait. Aujourd'hui, la piste est tracée et combinée à l'avance, et les obstacles sont disposés en vue du but à atteindre.

Le dernier grand steeple-chase français fut celui de La Croix-de-Berny ; encore les coureurs étaient-ils presque tous anglais. La piste de la Marche et celle de Porchefontaine furent spécialement aménagées pour ce genre de courses ; mais le simple et amusant *rallye paper* a remplacé chez nous presque complètement le steeple-chase véritable dont il ne présente pas les dangers.

H. V.

CHRONIQUES ET AUTRES

L'élection de M. Beauchamp, député des Deux-Montagnes, est contestée.

La contestation de l'élection de Berthier s'instruit, dans le moment, devant l'hon. juge Doherty.

L'enquête sur la contestation de M. Gigault, député de Rouville, a été ajournée.

L'élection de M. F. X. Archambault, député pour le comté de Vaudreuil, est contestée.

L'ex-gouverneur Cauchon et madame Cauchon sont arrivés vendredi à Québec.

On dit que M. Robert Lemoine, le greffier du Sénat, demandera d'être mis à la retraite le 1er janvier.

Le départ d'Arabi-Pacha pour l'exil aura lieu dans quelques jours.

On dit que le contrat pour la construction du nouveau palais législatif, à Québec, a été donné à M. Geo. Beaucage.

Le 13 courant, a eu lieu à Toronto, avec le cérémonial accoutumé, l'ouverture de la législature locale d'Ontario.

M. Gladstone, chef du gouvernement anglais, a célébré il y a quelques jours, le cinquantième anniversaire de sa première élection comme député.

Une dépêche d'Angleterre annonce qu'après avoir accompli sa mission en Egypte, lord Dufferin sera transféré à l'ambassade de Vienne.

Notre distingué concitoyen, M. J. B. Rolland, a été élu dimanche marguillier de la paroisse de Notre-Dame de Montréal, en remplacement de M. V. Hudon.

M. Bastien conteste l'élection de M. Leblanc, élu dans le comté de Laval. MM. Mercier, Beausoleil et Martineau sont les avocats de M. Bastien. Ce dernier plaide corruption.

La contestation de l'élection de Kamouraska se plaide, dans le moment, au palais de justice de cette ville devant les honorables juges Casault, Bourgeois et Alleyn.

Le gouvernement fédéral consacra probablement une somme, dans le prochain budget, à l'amélioration du port de la Pointe-au-Père.

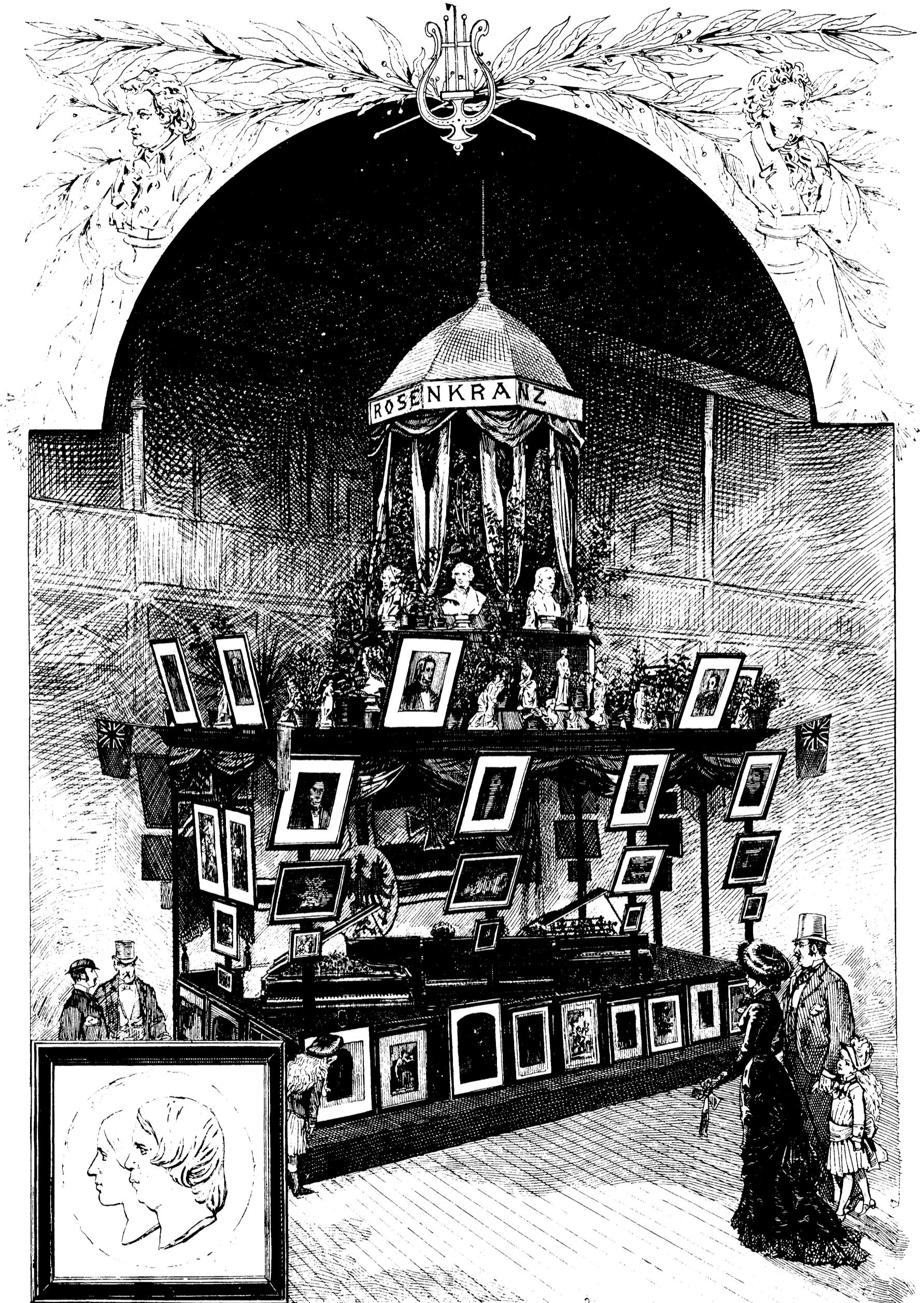
Il est rumeur que M. Cyrias Pelletier sera prochainement nommé juge à la Malbaie, en remplacement de M. le juge Routhier, qui serait promu à la Cour d'Appel.

La réouverture des classes de l'Institut National des Beaux-Arts aura lieu prochainement. La présidence a été offerte à Son Honneur le lieutenant-gouverneur Robitaille, qui doit fixer le jour.

Nous aurions voulu parler plus tôt du dernier volume de l'*Annual Register*, de Henry Morgan, en vente chez les libraires depuis plusieurs mois. C'est une publication dont le mérite est incontestable et qui rend de grands services à ceux qui ont le bon esprit de se la procurer. Dans l'*Annual Register*, on trouve la série de tous les événements de l'année, la liste des lois passées par les différents parlements du Canada, à chaque session, tous les actes administratifs des gouvernements, les nominations à presque tous les emplois, les décisions des tribunaux, des notices sur tous les ouvrages parus dans l'année. C'est la chronique journalière des faits grands et petits qui concourent à former l'histoire. Voulez-vous savoir à quelle date est arrivé tel ou tel événement, vous n'avez qu'à ouvrir l'*Annual Register* et vous serez renseigné. C'est un ouvrage fait pour épargner beaucoup de recherches et de travail.

Les revues et journaux de France s'occupent de plus en plus de ce qui se passe dans notre province. Plusieurs revues suivent de près le mouvement littéraire chez nous et bien peu de nos publications échappent à leur attention. Dans son dernier numéro, le *Polybiblion*, consacre des notices bibliographiques à trois ouvrages canadiens : *Lexique de la langue iroquoise*, de M. l'abbé Cuoq ; au *Nord-Ouest*, de M. Elie Tassé, et aux *Notes sur le Canada*, de M. Paul DeCazes. Tous ces ouvrages sont jugés d'une façon très flatteuse pour leurs auteurs.

Aux prochains examens que fera le conseil du barreau de notre province, en janvier prochain, quarante candidats se présenteront pour être admis à la pratique de la profession d'avocat et vingt-cinq à l'étude.



SOUVENIR DE L'EXPOSITION DE 1882—PIANOS ROSENKRANZ

La révérende sœur Marie Caroline Crescence Alshner, supérieure du couvent du Sacré-Cœur, est décédée mardi de la semaine dernière. Elle était âgée de 63 ans, portait le voile depuis 42 ans.

Lord Derby est entré dans le cabinet anglais. Il a prononcé à Manchester un discours très favorable à la France, en rapport avec les affaires d'Égypte et de Madagascar.

M. J. G. Bourinot, secrétaire de la Société Royale du Canada, a transmis une communication aux diverses sociétés historiques, leur demandant de nommer des délégués pour assister à la réunion de la société qui aura lieu en mai prochain.

On dit que la compagnie du Pacifique se propose de continuer immédiatement jusqu'à Lévis la ligne du South Eastern, Montréal et Sorel, pour compenser l'échec qu'elle vient de subir avec le Grand-Tronc et lui faire concurrence sur la rive sud.

L'Académie française a décidé que la réception de Mgr Perraud, évêque d'Autun, aurait lieu dans le courant du mois de décembre. Mgr Perraud remplace, on le sait, à l'Académie française, M. Auguste Barbier. Il est l'un des plus jeunes prélats de France.

Les noces d'or du révérend M. Benoit Marie Granjon, prêtre de St-Sulpice, ont été célébrées, dimanche, avec éclat dans l'église Notre-Dame, qui avait revêtu ses plus beaux ornements pour la circonstance.

Le révérend M. Granjon a officié lui-même, assisté par le révérend M. Toupin, comme diacre et le révérend M. Grandin, comme sous-diacre.

Le révérend M. Granjon est natif de Lyon (France). Il est âgé de 71 ans. Il est arrivé à Montréal il y a quarante-et-un ans et s'est acquis une haute réputation par sa piété et son dévouement au culte. Il a été successivement curé à Notre-Dame de Grâce et à St-Joseph, dont il a occupé la desserte pendant dix-sept ans. Depuis huit ans il est chapelain et le confesseur des Frères de la Doctrine Chrétienne.

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

Il y a quelques jours, neuf trains express ont traversé Stratford dans la même journée, tous lourdement chargés et se dirigeant vers l'Ouest.

A la Chambre fédérale de l'empire d'Allemagne, les représentants prussiens ont demandé l'élévation des droits d'importation imposés sur les bois de construction.

Les pommes de terre deviennent rares dans le district d'Amerstburg, et la semaine dernière on a vendu avec profit un wagon de pommes de terre et de navets, venu de l'est.

Les marchands de bois de Toronto, suivant l'estimation la plus récente, ont pendant la dernière saison, opéré sur un volume de 140,000,000 de pieds de bois de toute nature et de toute espèce.

La culture du sorgho devient une industrie importante au Canada. M. James Gardiner, de Warwick, a obtenu, cette saison, 1600 gallons de sirop des cannes qu'il a cultivées.

Les fortes pluies accompagnées de brises du nord ont été très favorables aux derniers semis de tabac faits à Vuelta Abajo, Cuba, en remplacement des plants détruits par le cyclone. Les graines de semences avaient été achetées avec une partie des sommes collectées pour les sinistrés et fournies à ces derniers en grande quantité.

La dernière vente de thé de John H. Draper & Co. de New-York, a été très importante, 8,400 colis de différentes qualités ont été vendus à des prix satisfaisants.

La ville de Guelph va posséder une station centrale, le conseil de ville ayant reçu une communication de M. Hickson, gérant du Grand-Tronc, par laquelle cette ligne accepte la proposition qui lui avait été faite par la municipalité de cette ville.

Le "Canada Permanent Loan and Savings Company," a porté son dividende à 14 p. c. par an. Ce dividende est le plus élevé qui ait été jusqu'à ce jour payé par une des compagnies de prêts établies dans le Canada.

La compagnie du chemin de fer du Nouveau-Brun-

wick et Ile du Prince-Edouard, demande par soumission la fourniture de 150,000 traverses de chemin de fer. Elles devront être livrées à Sackville et autres points situés sur la ligne.

Les raisins de la Californie ont été acceptés par le public et jouissent d'une grande faveur. La récolte de cette année s'élèvera à environ 139,200 boîtes. L'an dernier l'exportation vers l'est s'est élevée à 70,000 boîtes.

Les entrepôts de grains à Boston étant devenus insuffisants et ne répondant plus aux exigences du commerce d'exportation, quelques négociants de cette ville ont souscrit un capital de \$250,000 destiné à la construction de nouveaux magasins.

Les pommes cette année auront autant de valeur que le houblon. Les variétés de choix valent à Saint-Jean, Québec, de \$3,75 à \$4,50 le baril et les fruits communs atteignent en moyenne \$2,75 le baril.

Les chantiers établis dans les forêts du Wisconsin sont en pleine activité, la neige a déjà six pouces d'épaisseur et la saison promet d'être propice aux opérations de cette région.

NOUVELLES GÉNÉRALES

—On signale les cas de suicide et de duels comme d'une fréquence extraordinaire dans l'armée allemande.

—Les citoyens de Québec parlent d'organiser un grand carnaval d'hiver, à l'instar de celui de Montréal.

—M. Charles-Alexandre Lachaud, l'un des avocats français les plus célèbres, vient de mourir à Paris, à l'âge de 64 ans.

—La diphtérie se répand d'une façon alarmante aux Etats-Unis. A Philadelphie surtout elle cause de grands ravages.

—On annonce de Dublin que deux arrestations importantes, en rapport avec le meurtre de lord Cavendish, ont eu lieu il y a quelques jours.

—L'évêque de Manchester a décliné, à cause de son grand âge, l'honneur d'être archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre.

—On traverse maintenant le bassin de Gaspé sur un pont de glace. Il est tombé environ dix pieds de neige dans la Gaspésie.

—Le gouvernement fédéral vient d'abolir le système de faire manger les prisonniers des pénitenciers à la même table. A l'avenir, ils seront servis chacun dans sa cellule.

—Les citoyens de Saint-Césaire ont donné un banquet à M. Bradley Barlow, président du *South Eastern* et aux directeurs de cette compagnie, à l'occasion de l'inauguration de l'embranchement de Saint-Césaire.

—Nous apprenons le décès de M. E. Narcisse de Lorimier, arrivé vendredi, à sa résidence, à Laprairie. M. de Lorimier est mort à l'âge de quatre-vingt cinq ans. C'est un de nos anciens patriotes de 1837-38.

—Le gouvernement du khédive a ordonné à Arabibey et aux autres prisonniers condamnés à l'exil de se tenir prêts à partir sous peu. Leurs propriétés ont été confisquées, mais non celles de leur familles.

—Par respect pour la mémoire de sir Hugh Allan, le fronton de la succursale de l'édifice de la banque de Montréal, à Québec, dont sir Hugh était président, a été couvert de tentures noires qui demeureront jusqu'au jour des funérailles.

—Une dépêche annonce que la partie commerciale de la ville de Kingston, capitale de l'île de la Jamaïque, a été détruite, tout récemment, par un incendie. Les pertes sont évaluées à six millions de louis. Des milliers de personnes sont sans asile et manquent de nourriture.

—Le R. P. Bouchard, missionnaire canadien-français en Afrique, a terminé ses courses apostoliques dans la Beauce. Il est revenu à Québec enchanté de la réception cordiale qu'on lui a faite, et des résultats superbes qu'il a obtenus par ses causeries familières, qui ont déjà réussi à acquiescer les sympathies de la masse de notre population à l'œuvre si importante des missions de l'Afrique.

—Vendredi dernier, le gardien de nuit de l'église Notre-Dame, M. Dépatie, a trouvé, dans un banc, une taie d'oreiller contenant le cadavre d'un enfant. Le petit corps portait, au côté gauche de la tête, des lésions

très graves, qui font supposer un meurtre, et en outre le corps, surtout la poitrine, portait des marques de violence. La police a fait transporter le cadavre à la morgue.

—Les diocèses de Québec et de Montréal comptent deux archevêques, deux évêques et sept cent vingt-deux prêtres, répartis comme suit :

Québec.—S. G. l'archevêque, E. A. Taschereau, et 256 prêtres.

Montréal.—S. G. Mgr E. C. Fabre, évêque de Montréal ; S. G. Mgr I. Bourget, archevêque de Martianoopolis ; S. G. Mgr P. A. Pinsonnault, évêque de Birtha, et 446 prêtres. Ainsi le diocèse de Montréal possède 212 prêtres de plus que celui de Québec. Nous trouvons aussi dans le diocèse de Montréal huit collèges, quatre séminaires, une succursale de l'Université Laval et une Ecole Normale.

A Québec, deux collèges, un séminaire, l'Université Laval et une Ecole Normale.

Le clergé catholique, dans toute la Puissance du Canada, se compose d'environ seize cents prêtres.

(*La Minerve.*)

—Voici le programme des amusements de la semaine du carnaval, à Montréal, tel qu'adopté à la dernière réunion du comité des citoyens, tenue à l'hôtel Windsor :

Mardi, 23 janvier 1883.—Dans l'après-midi, ouverture du palais de glace qui sera illuminé chaque soir à la lumière électrique.

Inauguration des montagnes russes sous le patronage du club. Les côtes seront toute la semaine à la disposition des visiteurs.

Dans la soirée, grand concert donné par le club de raquettes.

Mercredi, 24 janvier.—Dans l'après-midi : Promenade en voiture sur la rue Sherbrooke. Courses au clocher, à partir du terrain du collège McGill, par les clubs de raquettes.

Dans la soirée : Grande marche et procession aux flambeaux, par tous les clubs de raquettes réunis de Montréal.

Jeudi, 25 janvier.—Dans l'après-midi : Courses de chevaux ; tournoi et amusements de patineurs, concours au jeu de galet (curling) sur le Saint-Laurent.

Dans la soirée : Mascarade au rond à patiner Victoria.

Vendredi, 26 janvier.—Dans l'après-midi : Continuation du concours du jeu de galet sur le Saint-Laurent.

Dans la soirée : Grand bal à l'hôtel Windsor.

Samedi, 27 janvier.—Réunion du club des attelages sur la place Dominion et courses en raquettes sur le terrain du club de crosse de Montréal, ouvertes à tous les clubs de cette ville.

Sommaire du "Monde Illustré" du 2 déc.

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron.—Nos gravures : *Voyage à travers l'impossible* ;—Les bohémiens ambulants ;—La Porte Saint-Georges, à Nancy ;—Concours de beauté à Buda-Pesth ;—La ligne postale d'Australie ;—*Un jour de Marché*, tableau ;—Dans les cimetières de Russie ;—Fêtes du 250e anniversaire de la mort de Gustave-Adolphe, à Stockholm, le 6 novembre 1882.—*Courrier du Palais*, par Petit-Jean.—Théâtres, par Charles Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Le Monde financier.—Récréations.—Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Fantaisie sur le *Voyage à travers l'impossible*.—Les Tsigans nomades.—La porte Saint-Georges, à Nancy.—Portraits des Prix de beauté de Buda-Pesth.—Le lancement du *Sydney*, à la Ciotat.—*Un jour de marché*, tableau de M. W. Peters.—Dans les Cimetières de Russie.—Le 250e anniversaire de Gustave-Adolphe, à Stockholm.—La vérité en riant, par le baron Griff.—Une vue de Sfax.—Échecs et Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; Six mois \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert Québec.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirop Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

La durée des rhumatismes varie selon le pays et le climat. M. James Mahoney, père, d'Orillia, Ont., dit qu'il a souffert du rhumatisme pendant 13 ans ; qu'il a fait essai de tous les remèdes annoncés sans résultats satisfaisants, et ce n'est qu'après avoir employé l'*Huile de St. Jacob* qu'il a été soulagé. Cette huile agit comme par enchantement.

VARIÉTÉS

La rosée de la gaieté, dit Montaigne, tombe rarement sur les âmes perverses.

Dans un restaurant.

Le garçon, obséquieux :

—Monsieur, des grenouilles...?

—Partons... fait le monsieur à son camarade, un ex-caissier suspect ; on nous a reconnus...

Eugénie—qui a fait monter sa voiture sur une éminence pour voir le coucher du soleil :

—Vois donc, Amélie, que c'est beau !

Amélie.—Superbe ! quel dommage que j'aie laissé mon lorgnon à la maison !

Le cocher.—Voulez-vous, mademoiselle, que je vous conduise plus près ?

Au lycée Condorcet, le professeur de philosophie interroge un élève, fils de M. X..., un riche coulisier :

—Voyons !... comment distinguez-vous une bonne action d'une mauvaise ?

—C'est bien simple, monsieur... Les bonnes actions... montent, et les mauvaises... baissent !

Dans une petite ville de Normandie.

Le président du conseil municipal :

—La séance est ouverte.

Un des conseillers, médecin de son état :

—La fenêtre aussi, monsieur le président... ça va faire un courant d'air !

Ce qui pourrait être le comble de l'avarice.

—Comme ce monsieur parle bas.

—C'est un avare.

—Je ne comprends pas.

—Si, il est tellement avare qu'il ne veut même pas donner de la voix.

Un pauvre diable se présente chez le directeur d'une compagnie financière pour obtenir un emploi.

—Que savez-vous faire ? lui demande le directeur.

Pas de réponse.

—Répondez-moi donc.

—Je suis sourd, monsieur, répond le solliciteur très timidement.

—Sourd... parfait ! Vous entrerez dès demain dans la maison... bureau des réclamations.

Mlle Berthe est absorbée par la lecture d'un roman ; arrive sa mère.

—C'est très vilain, mademoiselle, ce que vous faites là, je vous avais pourtant dit que ce livre vous était défendu.

—Oh ! maman, je passe ce qu'il y a de mauvais.

Toto, à qui son père refuse quelque chose, se roule par terre en poussant des cris affreux.

—Crie, mon garçon, dit le père, ça m'est bien égal.

Et il lit tranquillement son journal.

Toto s'arrête.

—Eh ! bien, pourquoi ne brailles-tu plus ?

—Mais, fait Toto, puisque tu ne m'écoutes pas !...

La petite fille de X... grand tripoteur d'affaires, dit à son papa :

—N'est-ce pas qu'il ne faut pas croire aux revenants ?

—Jamais, ma fille ; il ne faut croire qu'aux revenus.

Entre boulevardiers :

—J'ai une certaine confiance dans mon médecin... Il passe pour savant, mais il a des manies, il s'habille d'une façon bizarre. Bref, il est ridicule.

—Prenez garde, mon cher ami : le ridicule tue !...

L'HUILE ST-JACOB

MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché.

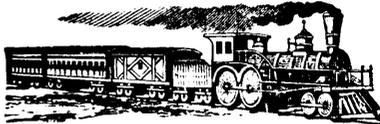
Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines. A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés) comme suit :

Table with 2 columns: Station and Time. Includes destinations like Pointe-Lévis, Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, and Halifax.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef, Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal DECEMBRE 1882

Table with columns: Distribué, DÉPÊCHES, Fermées. Lists various routes and times for mail services to Ontario, Québec, and other regions.

BREVETS

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les Etats-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays.

L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, gratuit.

Le Scientific American mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande.

Le grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an.

Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centins, expédié franco.

Brochures concernant les brevets sont adressées franco. S'adresser à MM. MUNN & CIE., éditeurs du Scientific American, 261, Broadway, New-York.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL. Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE) CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTRÉAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

- Elle possède en outre : 12 presses à vapeur, 1 machine patenée à vernir les étiquettes, 1 machine électrique à vapeur, 4 machines à photographie, 2 machines à gravure photographique, 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, GÉNÉRAL

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON,

AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom.

En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Adresses. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Adresses de Feuille, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.